IMAGES



PRISONNIERS NAZIS PRIS EN LIBYE

Les premières photos des soldats nazis pris au désert de l'Ouest dans les environs de Tobruk et de Solloum viennent d'arriver au Caire. Voici deux soldats allemands sous la garde d'Australiens.

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

No. 606 — LE CAIRE EGYPTE 21 AVRIL 1941

15 mills
20 mils en Palestine

GLANÉ DANS LA PRESSE MONDIALE



Mein Kampf, édition du du blocus.
(Paris-Soir)

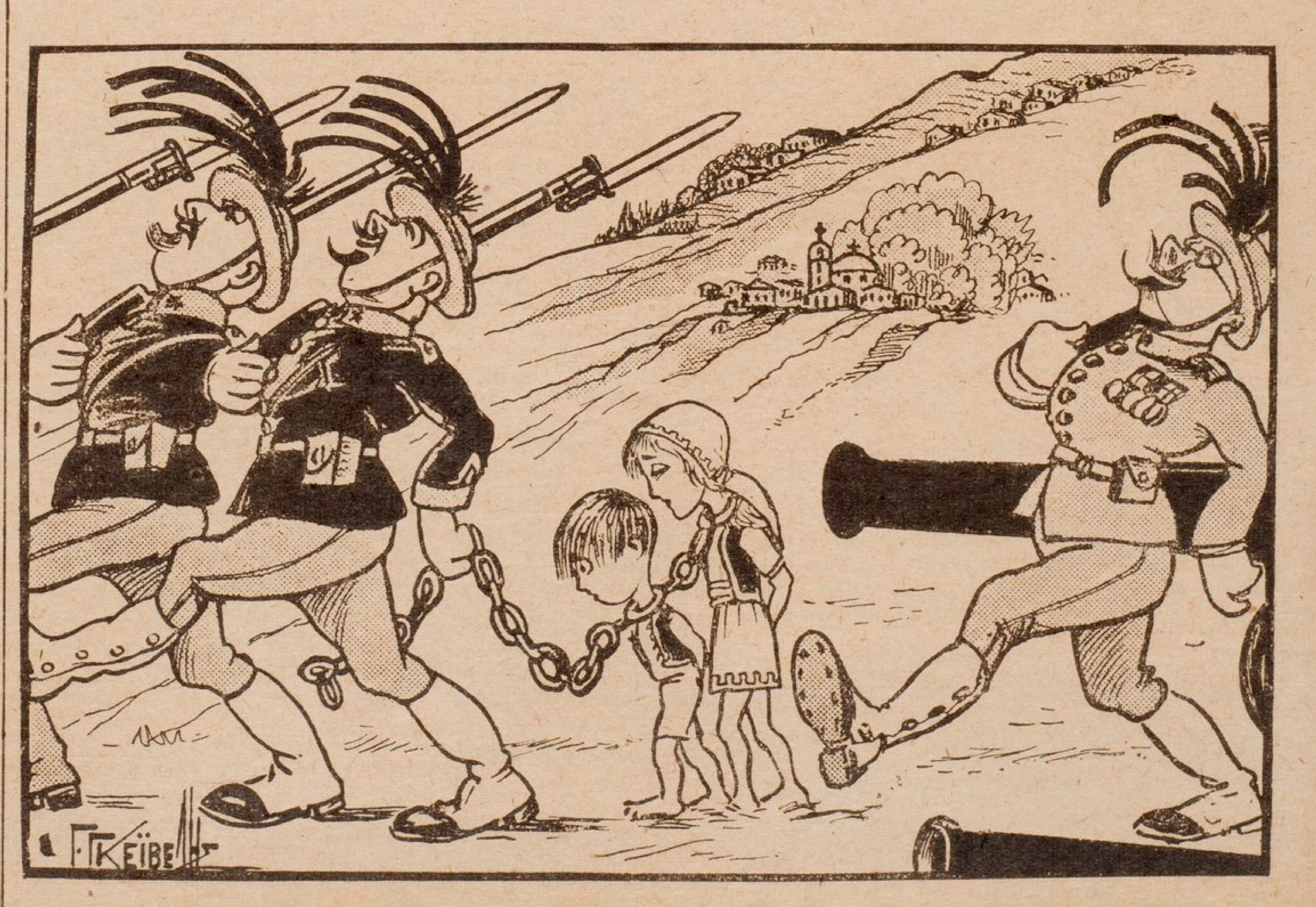
QU'ARRIVERA-T-IL ?
Hitler : J'ai allumé le feu dans les Balkans. Mais dans mon dos Staline dort-il ou songe-t-il à m'attaquer ?
(Al Itnein)





EN EXTREME-ORIENT
Le Japonais. — Le lion est occupé ; tordons-lui la queue !
(Glasgow Bulletin)

LE MONDE ESCLAVE ?
Hitler tente d'enchaîner le monde, mais les Alliés lui tiennent le bras.



Communiqué italien : « Une patrouille près de Valona a fait des prisonniers... »

★ L'ECRAN DE LA SEMAINE ★



Le général Wavell arrivant à la Présidence du Conseil pour mettre Hussein Sirry pacha au courant de la situation militaire.

Rien n'est perdu ?

Que la résistance yougoslave et grecque se brisent sous le poids des divisions blindées allemandes, cela ne diminue en rien, ni la grandeur de leur héroïsme ni l'efficacité de leur effort. Une bataille, une campagne de perdue ou de gagnée ne se juge pas toujours à la mesure de son premier résultat, mais il faut la situer dans l'ensemble des opérations.

Le jour où Metaxas dit non, à l'envoyé de Mussolini, il savait bien que derrière l'Italie se tenait le Reich pesant et, à la carapace d'acier et que les forces conjuguées de l'Axe ne pouvaient que triompher un jour d'un pays de sept à huit millions d'habitants, triompher même rapidement.

Il n'a, cependant, pas hésité à relever le défi et avec succès, donnant au prestige de l'Axe le premier coup, touchant durement l'Empire italien. Il a ainsi détraqué le mécanisme de la puissance des dictatures et fait de l'Italie un allié encombrant, plus qu'utile, au degré que l'Allemagne dut se lancer dans l'aventure balkanique, pour le sauver.

Quel que soit le résultat de cette guerre de l'Allemagne à la Yougoslavie et à la Grèce, il est certain que Hitler s'en serait volontiers dispensé, sachant que cette guerre doit finir par un choc direct avec l'Empire britannique et qu'une occupation des Balkans ne fait qu'alourdir les charges allemandes et diminuer ses chances de victoire finale.

D'abord, il faut se rendre compte que la Grèce est un pays composé de deux parties, la terre continentale et les îles. Sa résistance a assuré ces dernières à l'Angleterre et on peut bien se demander quel avantage matériel peut apporter la Grèce continentale à une puissance qui occupe déjà toute l'Europe — parce que spirituellement, l'Axe a perdu le parti d'intimidation du moment où elle a été obligée à se battre. Sur ces montagnards si rudes et si farouches, aucune loi étrangère ne peut longtemps peser et il faut continuellement l'appuyer sur les armes. Pas un jour d'occupation allemande des Balkans ne pourra se passer sans que l'armée étrangère ne monte la garde, ne doive se défendre contre la guérilla, le sabotage ou une résistance passive. Si la guerre entre armées régulières peut officiellement finir, en fait, les hostilités ne finiront pas et prendront seulement une forme anarchique, à surprises, crispante, portant des coups souvent mortels. C'est dire que la Yougoslavie et la Grèce doivent demeurer un souci — non seulement diplomatique, mais également militaire — pour l'Allemagne.

L'Angleterre voit ainsi son ennemi éloigner une partie de ses troupes, disloquer sa force, alors qu'elle est en train de concentrer la puissance britannique, de lui donner ce poids sous lequel l'hitlérisme devra céder.

Il est évident qu'on eût préféré un échec total des Allemands, mais rien n'est perdu par leur succès qui ne peut dépasser leur succès contre la France. En mettant hors de combat l'armée de Gamelin, en mettant fin par l'armistice à toute forme de résistance en mer et dans les colonies, en privant la flotte britannique de la collaboration de la flotte française, Hitler était en droit de croire et de proclamer qu'il avait gagné la guerre. On voit qu'il n'en a rien été, que l'Angleterre est toujours debout, avec une force accrue, que l'Amérique est de plus en plus dans le conflit. Or, une conquête des Balkans n'a pas l'importance de la défection de la France, qui n'a pas abattu le moral et la puissance matérielle de l'Empire britannique, mais lui a fait redoubler d'énergie !

C'est pourquoi Hitler doit continuer la guerre, livrer de nouvelles batailles, dans son désir de venir à bout de l'Ile tenace.

Bases sans flotte !

Il peut mettre la main sur les ports de la Grèce, mais il a déjà sous son empire tous les ports de Norvège, de Hollande, de Belgique, de France, d'Italie, sans que cela l'avantage considérablement, n'ayant pas de flotte pour s'en servir. Qu'il ait demain les bases navales grecques, le problème demeure le même, car l'Italie ne peut plus faire usage de sa flotte et les dernières unités allemandes sont dans le Nord.

Le contrôle des mers n'est pas uniquement une question de bases et nous venons de voir l'Italie, avec toutes ses bases fortifiées et protégées, céder la place à la flotte britannique, ne pas exister pratiquement en cette mer qu'elle veut confisquer par son « Mare Nostrum ».

La liberté de la Méditerranée, ou pour être plus précis, le libre usage de la Méditerranée par l'Angleterre, ne peut être affecté par une victoire allemande dans les Balkans, tant que les forces navales italiennes se dérobent ou sont vaincues à chaque engagement avec les forces britanniques. D'ailleurs, les Anglais ont déjà occupé des îles d'une grande importance stratégique, comme la Crète, et les divisions blindées ne peuvent les en déloger. Autour de la Grèce, l'Angleterre fait une ceinture que les Allemands, avec les faibles et veules unités de guerre italiennes, peuvent difficilement franchir.

Ceinture qui protège également l'Orient, car le chemin de la mer étant fermé, il faudrait à Hitler d'autres guerres s'il tient à avancer sur le chemin de l'inconnu, le chemin du mirage.

Confiance

Il a fait presque le tour du monde, dans une tournée d'inspection, une expertise de technicien. Il a vu sur place, après les avoir vues en Angleterre, les forces britanniques, celles de leurs alliés, celles de la France Libre ; il a étudié les conditions de résistance des places stratégiques et de cette inspection, il a tiré une grande confiance. Avant de quitter l'Egypte, il a tenu à le dire, à souligner l'existence d'un faisceau imposant de forces alliées. Sa dernière phrase : En Orient, comme partout, les forces matérielles et morales de ceux qui luttent pour la liberté du monde, s'accroissent de jour en jour » et le général de Gaulle a prouvé qu'il était un grand réaliste. Le jour où il a secoué la honte de l'armistice, il a vu plus clair que Pétain ou que Weygand. Alors que ces deux généraux ont cru que la guerre, c'était la bataille de France, n'ont pas compris que sans flotte, l'Allemagne ne pourrait pas réduire l'Angleterre, que lorsqu'on est un Empire, on ne se défend pas sur un seul champ de bataille, le général de Gaulle a réalisé avec une extraordinaire netteté, aux heures les plus sombres de la défaite, que la France ayant une flotte intacte, un empire colonial indemne, peut toujours gagner la guerre. Il a agi en conséquence et aujourd'hui, il peut dire qu'il est à la tête de forces militaires françaises qui jouent un rôle de premier plan, dans la guerre d'Orient.

Que de Gaulle soit donc aussi confiant, doit inspirer de la confiance dans sa confiance, car il ne se paye pas de mots. Dans les conversations que nous eûmes avec le chef de la France Libre, nous eûmes l'impression très nette d'un homme d'action, d'esprit lucide et qui voit les choses comme elles sont.

N'a-t-il pas dit que l'opinion nationale française s'était ressaisie, rangée du côté de la victoire britannique ? On aurait pu croire que sa déclaration n'était que de la propagande, mais c'est le journal de Mussolini, le « Popolo d'Italia » qui vient de la confirmer, en écrivant que « l'alliance spirituelle entre la France et l'Angleterre existe toujours et que Churchill a raison. »

Ce redressement, de Gaulle peut s'en attribuer le mérite, mais une alliance spirituelle anglo-française ne lui suffit pas. Il veut, il espère que sous la pression de cette opinion publique, la France avec sa flotte et ses armées coloniales rentrent dans la guerre, d'où elles n'auraient jamais dû sortir. En attendant, lui et ses hommes continuent à se battre.

Pacte Russo-Japonais ?

Le Japon ne semble pas encore comprendre la mentalité américaine et il s'imagine pouvoir l'intimider. Cependant, en tant que membre de l'Axe, il aurait dû comprendre que l'Américain est sportif, combattif et qu'il répond du tic au tac, plus vigoureusement qu'il n'est attaqué ; Hitler en est, désormais, convaincu puisqu'il n'ose pas lui déclarer la guerre, malgré l'appui public que Roosevelt donne à l'Angleterre.

Tokio vient aussi de l'apprendre à ses dépens.

Par son pacte avec la Russie, le Japon s'est imaginé qu'il ferait peur aux Etats-Unis, les avertissant que n'ayant plus rien à craindre du côté des Soviets, il pourrait les attaquer.

Premier résultat ? Les Etats-Unis proclament qu'ils vont intensifier leur aide à la Chine, pour combler les possibles déficiences de l'aide soviétique, à la suite du pacte avec le Japon. Et au second plan, mais d'une manière très visible, ils déploient une grande activité navale dans le Pacifique. Deuxième résultat : la presse japonaise met brusquement la sourdine à ses articles sur le pacte russo-japonais et dit qu'il faut attendre, avant d'en souligner les avantages, car ce n'est que par la pratique, que les pactes se révèlent comme productifs ou stériles.

Cette fermeté de la politique américaine, dans son aide aux démocraties, malgré les menaces, malgré certains revers du moment, doit demeurer au premier plan de l'actualité, autant qu'une bataille comme celle des Balkans. Car le maintien de l'aide américaine est un élément décisif de la victoire dernière, alors que l'occupation des Balkans ne l'est pas.

Aujourd'hui, Washington constituant une flotte commerciale pour la mer Rouge... c'est dans quelques jours, un flot de matériel, d'armes, de munitions pour l'Orient, la Méditerranée, les forces britanniques qui montent la garde contre un possible envahisseur.

Et quant à Hitler, peut-on imaginer qu'il se félicite d'un pacte selon lequel le Japon promet de rester neutre dans le cas d'un choc russo-allemand ?

La Russie vient d'encourager par plusieurs moyens la résistance à l'Allemagne dans les Balkans. Est-ce qu'elle se crée la possibilité d'une action plus sérieuse ?

LE FILM EGYPTIEN

Du côté du Parlement actuel, on pourrait dire « unanimité dans l'opinion... mais pas coalition gouvernementale » et ramener ainsi les choses déformées, à leur vérité.

Au moment le plus sérieux des incidents à la frontière de l'Ouest, le chef du gouvernement — dans une séance à huis clos -- exposa sa politique militaire et extérieure. Cette fois-ci, présentée par le leader de l'opposition, Ahmed Maher pacha lui-même, fut votée à l'unanimité — sauf trois ou quatre abstentions — une résolution approuvant la politique du gouvernement.

Immédiatement, on essaya d'en conclure que le cabinet serait remanié et que les saadistes allaient en faire partie ; c'était aller trop vite. Ce n'est un secret pour personne qu'entre Hussein Sirry pacha et Ahmed Maher pacha, il y a une telle estime réciproque que la participation des saadistes au pouvoir semble une chose non impossible. Mais quand ? Assez tôt. Mais pour certaines considérations, le moment n'en est pas encore venu, quoiqu'il ne doive pas tarder.

D'ailleurs, ni le chef du gouvernement ni le chef de l'opposition ne veulent d'une hâte irréfléchie car l'opposition parlementaire des saadistes n'est pas de l'obstruction et n'entrave pas la direction des affaires publiques. C'est pourquoi, le Premier Ministre a déclaré qu'il n'est pas question d'un changement quelconque de cabinet.

L'autre fait de la semaine fut les visites que les leaders du parti wafdiste rendirent au chef du cabinet royal, en vertu de ce principe auquel croit Hassanein pacha, le Palais est au-dessus de la mêlée et la porte du chef du cabinet royal est ouverte à tous, sans distinction... principe dont Hassanein pacha a dernièrement renouvelé l'expression par une sensationnelle interview.

A la Chambre des députés, le budget est en train d'être étudié et approuvé d'une manière rapide, une sorte de vote-éclair.

Les députés ne semblent pas très enclins — contrairement aux années précédentes — à trop longuement discuter les détails. Ils donnent l'impression d'avoir l'esprit trop préoccupé par la politique extérieure pour chicaner le gouvernement sur des points secondaires. L'opinion publique elle-même ne les suivrait pas

Et puis, pour certains d'entre eux — fort heureusement une minorité — plus ça recommence, plus c'est la même chose. Nous n'avons vraiment pas dans nos budgets de grandes innovations, les recettes étant sensiblement les mêmes et les dépenses se renouvelant, avec monotonie. Nous avons deux ou trois grands problèmes généraux, qui sont les thèmes principaux de chaque budget et qui ne changent pas depuis des années.

Cependant, la Chambre s'est animée pour les crédits de l'armée territoriale ; mais elle ne s'est pas animée financièrement, elle s'est animée politiquement. Les crédits demandés pour cette année ne sont pas de nature à déséquilibrer le budget mais c'est le principe même de cette institution qu'un très grand nombre de députés condamnent, Il y voient une formation paramilitaire, comme les chemises noires ou bleues, de caractère politique. Mais d'autres députés y voient une école de formation, d'entrainement pour le service dans l'armée régulière.

Les deux thèses furent brillamment défendues par les députés Aly Abdel Razek bey et Saad Labbane. Le vote fut remis à une séance ultérieure, faute de quorum, mais les crédits seront probablement votés et l'armée territoriale maintenue en service.

La semaine qui commence est marquée par un retour à la confiance, en ce qui concerne la sécurité des frontières. L'attaque ennemie à travers la Cyrénaïque se brisant contre Tobrouk, dans la région de Solloum les assauts étant repoussés avec de lourdes pertes pour l'ennemi, les renforts anglais arrivant sans discontinuer, toutes les appréhensions ont été dissipées... et on en a réalisé immédiatement les heureux effets dans le monde politique et financier. Les cours des valeurs s'affermirent, les transactions reprirent et dans leurs relations, les politiciens apportent plus de sérénité et de cordialité.



Allemands capturés en Cyrénaïque

Au cours de combats meurtriers autour de Tobruk, les unités motorisées allemandes furent repoussées laissant sur le terrain de nombreux morts, des tanks détruits et entre les mains des Australiens, vaillants défenseurs du grand port de Cyrénaïque, de nombreux prisonniers. Le fantassin allemand, privé de son tank n'est pas, d'après ceux qui l'ont rencontré, le terrible guerrier que la propagande germanique a fait de lui. Les prisonniers pris au désert paraissaient à bout de forces physiques. Leur moral était nombreux prisonniers. En voici quelques-uns qui semblent méditer sur les vicissitudes de la guerre au désert qui est bien plus difficile que le « blitzkrieg » sur les plaines de Pologne et de France.



A quoi pensent ces soldats d'Hitler pris au cours des récents combats en Cyrénaïque ? Nul ne saurait le dire. Mais pour eux, dans tous les cas, la guerre est bien finie...

Je reviens DE BEYROUTH...

Nous avons demandé à un ami d'Images qui vient de rentrer du Liban, quelques impressions de son voyage. Voici ce qu'il nous écrit :

Le train part, ce voyage ne ressemble à aucun autre. La longue file des wagons est pleine de soldats et d'infirmières ; les couloirs sont encombrés de sacs, de fusils ; il y a peut-être deux ou trois passagers. Ici ce n'est plus l'atmosphère de la vie civile, mais une vie intense active, confiante qui grouille dans le black-out. Au matin, la Palestine. Une auto difficile à trouver nous conduit au Liban où dit-on la guerre est finie... oui, mais on y subit l'armistice italo-allemand.

Après l'autre guerre les Libanais ont voulu la France ; par leur éducation ils connaissaient ses belles traditions et son héroïsme passé... Ce peuple venait de souffrir de tout, même de la famine, et maintenant avec l'inattendu de cette guerre, c'est encore la crainte de la famine par le désordre de l'administration, qui fait sourdre la révolte. Les Français entrés dans le pays en fête il y a 20 ans se rendent compte du changement des esprits. Il ne fallait pas transporter encore hors de France ce qui déjà la minait.

Le Libanais est intelligent, instruit, capable de juger et il a jugé les injustices et les profits et cela bien avant cette guerre; et pourtant il n'a pas accablé la France vaincue, au contraire; car ce peuple difficile à mener par la force a le cœur généreux, il a même souffert de l'indifférence de certains Français devant cette défaite et de la reprise de leur vie normale avec les exigences de l'égoïsme individuel — et il a attendu.

Les Libanais refusent de souffrir de fautes qui leur sont étrangères ; pourquoi manqueraient-ils de farine quand le pays en est plein ? Un propriétaire ne peut prendre plus d'un sac de blé de ses terres par mois, tout le reste va au ravitaillement dont les chefs sont un ancien peintre et un ancien maître d'hôtel qui fait la loi à ceux dont il recevait les pourboires; mais il n'y a point de sot métier dit le proverbe... et le favoritisme... tel commerçant en farine ne peut user de plus d'un sac pour sa maison mais il doit livrer illico 15 sacs à Mme R. selon sa carte de ravitaillement et des ordres supplémentaires. Mme R. fournit des belles à qui veut.

Le blé pourrit dans les dépôts car on espère toujours le charger pour la France — ou peut-être via la France... — et déjà le pain manque en Syrie et au Liban ; c'est pourquoi dans les derniers troubles de Damas, Alep, Beyrouth, chrétiens, musulmans et druses se sont trouvés unis pour la première fois dans leurs revendications. On subit encore les restrictions d'alcool, de sucre, de riz, d'essence. Mais les pauvres veulent du pain.

Le blocus n'est pas un mythe, on manque de beaucoup de choses au Liban et la vie y devient chère tandis que le chômage augmente.

Le Cercle de Beyrouth, rendez-vous de la bourgeoisie regorge dès 4 h. de l'après-midi. Les commerçants ne font plus de bénéfices malgré la hausse énorme des prix, car il n'y a pas d'acheteurs; les avocats n'ont plus d'affaires car tout stagne et les médecins ne sont appelés que dans les cas graves — et tout le monde joue au bridge, puissant dérivatif à tous les ennuis.

J'entends des bribes de conversation : « Moi, mon cher, j'achète de l'or ». « Tu as bien raison, c'est le meilleur placement... Un tel a pour tant de lingots... » « Il a bien raison... J'achète de l'or... j'achète des lingots... » C'est presque la dernière chose qui leur inspire confiance, et ceux-là dorment sur leur or.

D'autres parlent de terrains ; depuis Tyr jusqu'à Caiffa la plus-value est de 300 %. Et malgré cela, les acheteurs sont nombreux...

Passons maintenant à l'Aéro-Club rendez-vous de l'aristocratie ; ici, chez les propriétaires terriens ou les porteurs de valeurs étrangères c'est toujours le même marasme ; on ne peut ni vendre ni même profiter de ses récoltes, et les valeurs sont mortes. Ces messieurs ne sortent plus du Quartier (avec une majuscule), ne montent plus dans leurs grosses voitures reluisantes, on ne leur donne qu'un bidon de benzine par mois ; si l'on voit circuler de rares voitures privées c'est que leurs propriétaires ont acheté en contrebande quelques bidons d'essence à dix fois leur prix.

Les stations de tramway ont bien changé ; on y rencontre les élégantes d'hier dont les talons fins se posaient sur les tapis de leurs voitures, en chaussure de box et semelles de crêpe ; j'y retrouve I., le Rothschild de Beyrouth : Que faites-vous là ? — Et vous ? — Je fais du sport... — Et moi de la nécessité.

Les cochers profitent de cette occasion inespérée. Il est sage de faire le prix avant de grimper en fiacre ; comme j'en discutais avec un malin en train d'exagérer au maximum ce que lui coûtaient l'avoine de ses bêtes et le blé de ses enfants je lui dis : « Tu ne leur donnes quand même pas à manger à chaque course » et il répond : « Non, mais j'équilibre mon budget à venir. »

On ne va plus à l'hôtel St.-Georges ex-rendez-vous des élégances. Outre la pénurie des moyens de locomotion on n'y danse plus, la danse est interdite et l'orchestre supprimé. Le Liban est en deuil pour la France et il se demande pourquoi ?

Mon avis personnel est qu'on ne devrait pas danser quand la jeunesse de tous les pays est en train de subir les pires atrocités, mais on danse encore dans les abris de Londres, sous une pluie de bombes. Est-ce le self-control anglais ? Et qui a raison ?

Au moment de quitter Beyrouth je suis envahi de demandes... des aiguilles à coudre, du fil, des aiguilles de machine, des épingles à cheveux, des bas, tout ce que je pourrais rapporter sans encombrer mes bagages, toutes choses de première nécessité ; mes amis ne sont pas exigeants ils n'ont pas demandé des pelotes de laine, du cuir pour les chaussures, des lainages, des caisses de sucre et tout cela leur manque grandement. Ces choses sont nécessaires à un pays. Et je ne parle pas des produits pharmaceutiques et des vitamines que l'Amérique fournit aux Français. Oui, le Liban souffre de l'armistice et les mécontents ne se comptent plus ; ils le sont du régime et aussi du dédain qu'ils ont trop souvent subi sans raison. Ils ont vu trop de Français et de toutes les couleurs, comme me l'a dit un de ces Français qui ont connu le Liban aux première années du mandat. Ce sont ceux-là qui auraient dû y rester et non ceux qui n'étant rien chez eux ont voulu trop paraître ailleurs. La France devait garder l'esprit du mandat, s'allier pour le mieux et non pour le pire le pays qu'elle avait mission de protéger. Mais la France spirituelle existe encore et maintenant là comme ailleurs on attend, on espère...

R.





Deux petites princesses

S.A.R. la Princesse Fawzia, fille cadette des Souverains d'Egypte, a fêté récemment son premier anniversaire. Par ordre de S.M. le Roi Farouk cet anniversaire fut décrété comme la fête de l'enfance pauvre du Caire. Des milliers d'enfants pauvres furent nourris et habillés.

S.A.I. la Princesse Chahnaz d'Iran, fille du Chahpour et de la Princesse Fawzia dont c'est la première photo publiée en Egypte. La jeune Princesse est un bel enfant qui fait la joie ses parents. A Téhéran, la nouvelle de sa naissance fut accueillie avec enthousiasme.

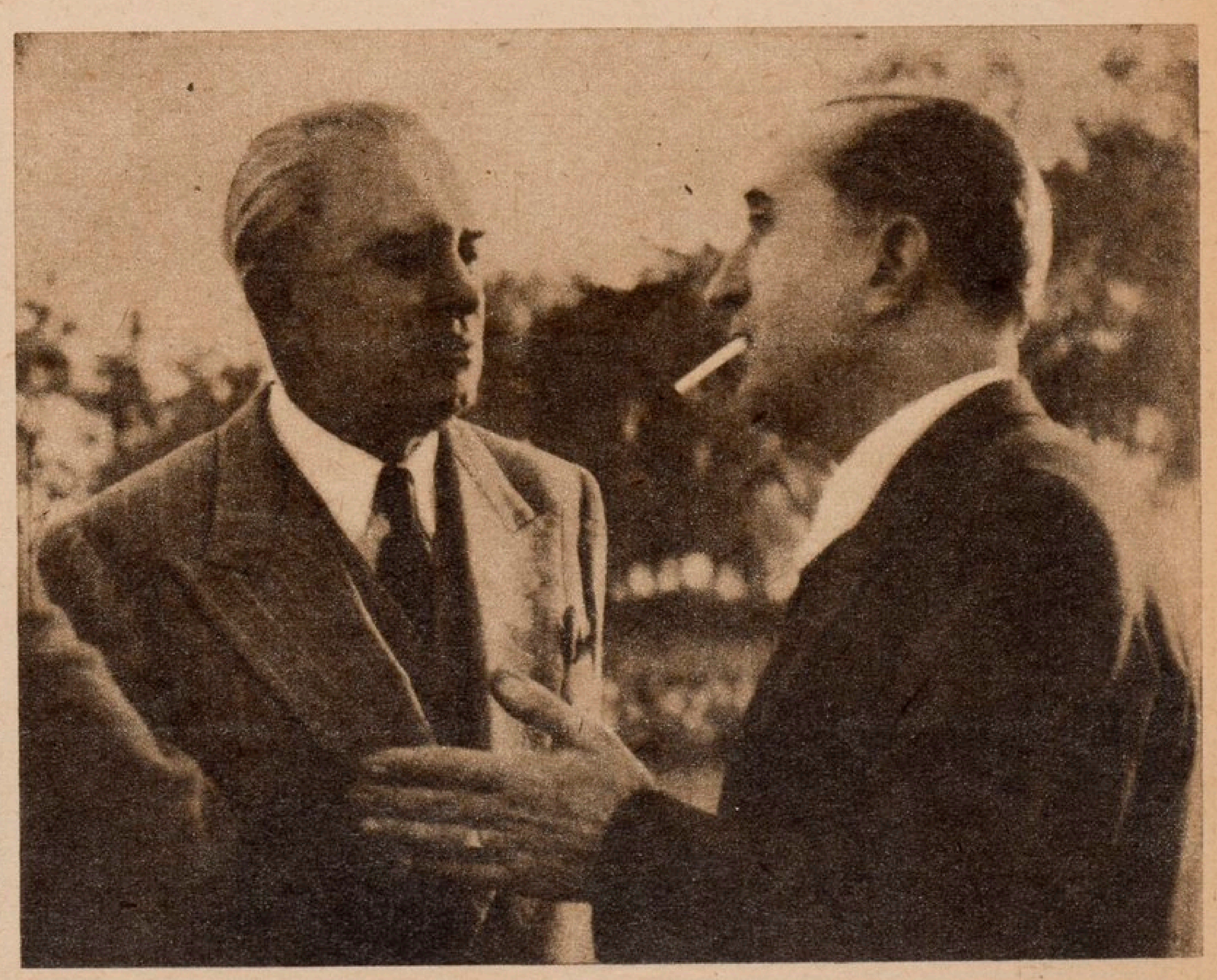
Nahas pacha, à son arrivée à l'ambassade, est salué par Sir Miles Lampson. A l'extrême-gauche, on voit Lady Lampson. Nahas pacha et le général de Gaulle s'entretinrent longuement.

DANS LES JARDINS DE L'AMBASSADE BRITANNIQUE

Party en l'honneur du général de Gaulle

Sir Miles et Lady Lampson ont offert récemment une garden-party, dans les jardins de l'ambassade, en l'honneur du général Charles de Gaulle. A cette réception étaient invitées de nombreuses personnalités comprenant le corps diplomatique, le Président du Conseil et les ministres, les chefs politiques, les officiers supérieurs des forces britanniques et égyptiennes, les hauts fonctionnaires, les représentants de la presse, etc. Le général de Gaulle s'entretint avec la plupart des personnalités présentes. Le général de Gaulle est parti récemment en compagnie du général Catroux pour poursuivre ses visites aux forces françaises libres. A son départ le général a déclaré à la presse que la partie se jouait sur le front d'Orient qui est d'une importance capitale. Il a remercié les autorités égyptiennes pour la haute courtoisie montrée à l'égard d'un soldat qui combat pour sa patrie. Et il a terminé en disant : « Les forces qui luttent pour la liberté s'accroissent de jour en jour ».

Le général de Gaulle et Sirry pacha s'entretiennent au cours du thé offert dans les jardins de l'ambassade. Le garden-party fut un des plus brillants événements de la saison cairote.



Des diplomates s'entretiennent : M. Dimitri Capsalis, ministre de Grèce (à droite) en conversation animée avec M. Adjimovitch, ministre de Yougoslavie.

MUSEES DE LA FACULTE DE ME



Le Dr Boris Boulgakow s'occupe des musées de la Faculté de Médecine depuis près d'une vingtaine d'années. Travailleur infatigable, organisateur méthodique, savant modeste, le Dr Boulgakow a su gagner l'estime de la Faculté.

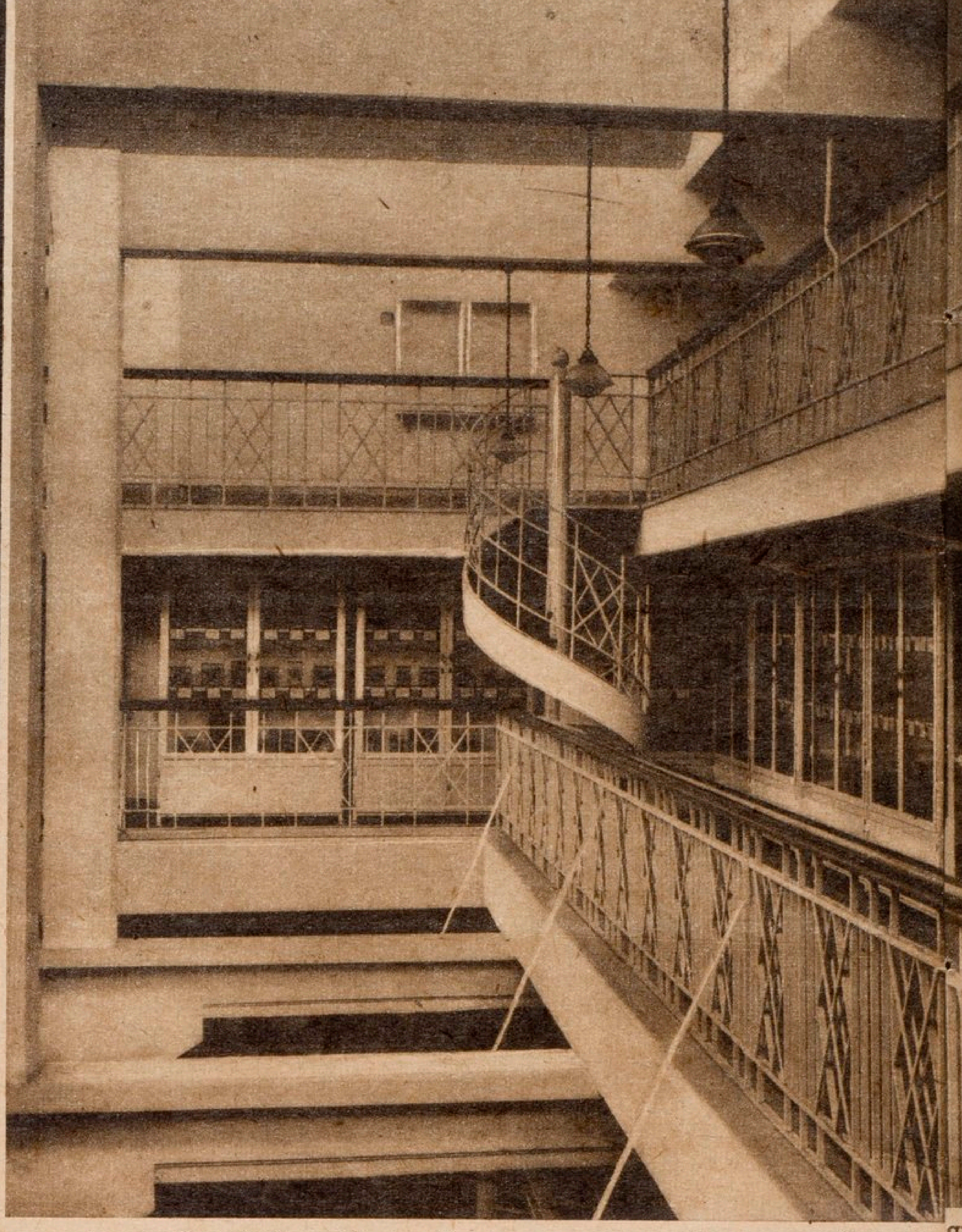
La Faculté de Médecine de Kasr-el-Aïni, de l'aveu de tous les savants étrangers qui l'ont visitée, est une des plus modernes dans le monde. Son ancien doyen, S.E. le Dr Aly Ibrahim pacha, son doyen actuel, S.E. le Dr Soliman Azmi pacha, ont déployé — et continuent à le faire — de grands efforts, afin que Kasr-el-Aïni puisse rivaliser avec les Instituts similaires d'Europe, et même des Etats-Unis.

Une des branches d'activité les plus vivantes de la Faculté est constituée par son musée. «Ses musées» serait plus exact, car on en dénombre sept : Anatomie, Pathologie, Bactériologie, Gynécologie, Enfant, Médecine Légale et Hygiène.

L'existence de ces musées remonte à la naissance de ce siècle, mais il est vrai que, jusqu'il y a une vingtaine d'années à peine, c'était une existence plutôt théorique. On se rendra mieux compte de ceci lorsque nous dirons que les musées ne figuraient dans le budget de l'Etat que pour une somme annuelle de vingt livres égyptiennes !

Cette époque de « parent pauvre » est révolue, puisque les musées comptent, actuellement, quelques cinq mille spécimens.

Il nous a paru intéressant de rendre visite à ces musées, qui ne sont pas ouverts — officiellement, du moins — au public, et d'en rapporter des éléments qui, croyons-nous, sont d'un intérêt général.



Le pavillon de la médecine légale occupe un vaste espace. Entretenu continuellement, il attire, tous les jours, de nombreux étudiants. Voic



Afin de permettre aux étudiants de se familiariser avec les différents types de la race humaine, le musée contient la série complète des variétés humaines vivant dans les quatre coins du monde.

LE MEDECIN-LEGISTE

BETE NOIRE DES MALFAITEURS

Le grand public ignore généralement quel travail écrasant et lourd de responsabilités est celui du département de la médecine légale. En effet, du rapport du médecin-légiste dépend, souvent, le sort de l'inculpé. En théorie pure, il va de soi que le médecin-légiste n'est pas infaillible, mais, en pratique, il en est, le plus souvent, tout autrement, tellement la médecine légale a fait des progrès étonnants. D'ailleurs, l'avocat le plus brillant sait fort bien l'importance qu'il y a d'avoir un rapport favorable pour son client.

D'où tire donc ce département tout le prestige qui l'auréole ? Ce prestige, ce crédit, la médecine légale les tire uniquement de la science. Ici, il n'est point question d'hypothèses ou de déductions logiques ; ici, les affirmations péremptoires et l'éloquence fougueuse se heurtent contre un mur : la PREUVE. La preuve scientifique, impersonnelle, objective. La preuve dont aucun témoin ne pourra venir suspecter la bonne foi ou l'impartialité. En d'autres termes : la médecine légale est l'arbitre quasi suprême entre le criminel (ou l'innocent) et le policier.

Ces réflexions nous vinrent à l'esprit pendant que nous visitions le musée de la médecine légale, en compagnie du directeur des musées de la Faculté, le Dr Boulgakow. Ce dernier, dans une formule brève, résumera cette section :

— Les « pièces à conviction » qui se trouvent ici ont chacune son histoire. Le criminologiste qui voudrait conter les annales du crime de ces dernières années n'aurait qu'à puiser dans cette pièce son matériel.

Rapporter toutes ces histoires serait trop long dans le cadre d'un journal. Nous nous bornerons donc à en résumer quelques-unes.

Dans un bocal, un nouveau-né semble dormir paisiblement. Son corps porte d'affreuses brûlures. En effet, la masure de ses parents avait été dévorée par un incendie. Mais le petit n'était pas mort des suites de ses blessures. Il avait décédé auparavant, étranglé par son propre père, ainsi que le démontra le médecin-légiste, grâce à un morceau de corde retrouvé dans la maison. Le médecin affirma la chose si catégoriquement que le père dénaturé entra dans la voie des aveux, confirmant point par point la thèse du médecin-légiste.

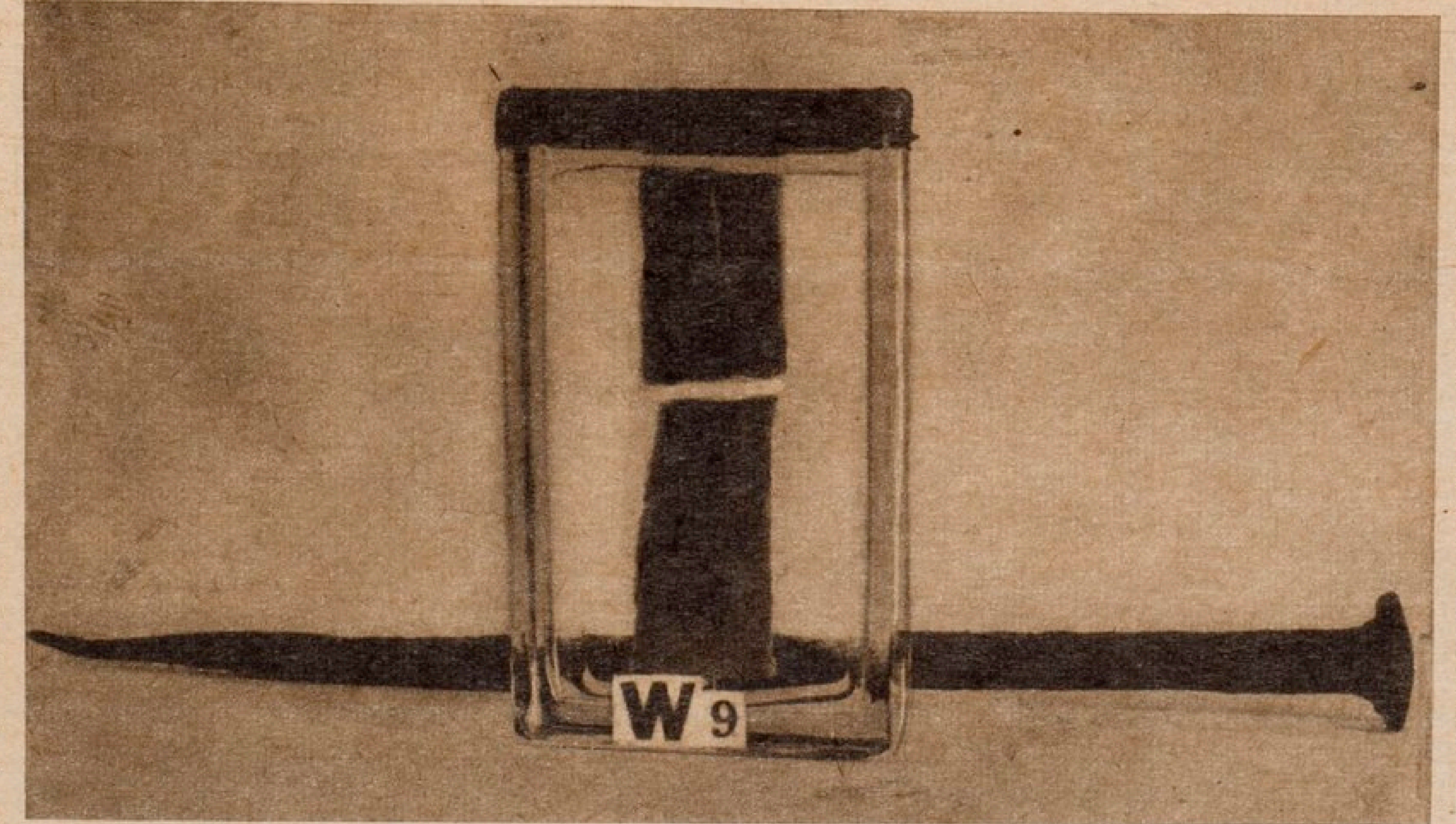
Dans un autre bocal, un autre nouveau-né. Celui-ci fut découvert dans un cimetière, en train d'être dévoré par des chiens. Le médecin-légiste releva sur le cou du petit des empreintes digitales et, grâce à cela, l'assassin put être arrêté.

Ici, au contraire, le médecin-légiste sauva la tête d'un homme, accusé d'avoir tué sa femme, que l'on avait trouvée avec une large entaille dans le crâne. Interrogé, le présumé assassin répondit que sa femme avait dû se faire cette blessure en tombant. L'argument paraissait trop puéril pour être pris en considération. Pourtant, il était vrai, ainsi que le prouva le médecin-légiste, qui avait retrouvé dans la maison de l'inculpé une cuvette en cuivre. Ayant fait des expériences, il acquit la certitude — la preuve serait plus juste — que la forme de la blessure coïncidait parfaitement avec celle du bord de la cuvette. L'homme fut acquitté.

Dans un autre cas, la police avait retiré un cadavre du Nil. Le médecin-légiste, non seulement parvint à préciser la durée du séjour du noyé dans l'eau, mais prouva également qu'avant d'avoir été jeté à l'eau, l'homme fut assassiné à coups de poignard — sans compter des traces de strangulation. Alerté, le Parquet fit diligence. On arrêta un individu qui avoua, confirmant, le rapport du médecin-légiste.

Telles sont les histoires qui doivent hanter les nuits du gardien préposé à la surveillance de cette section...

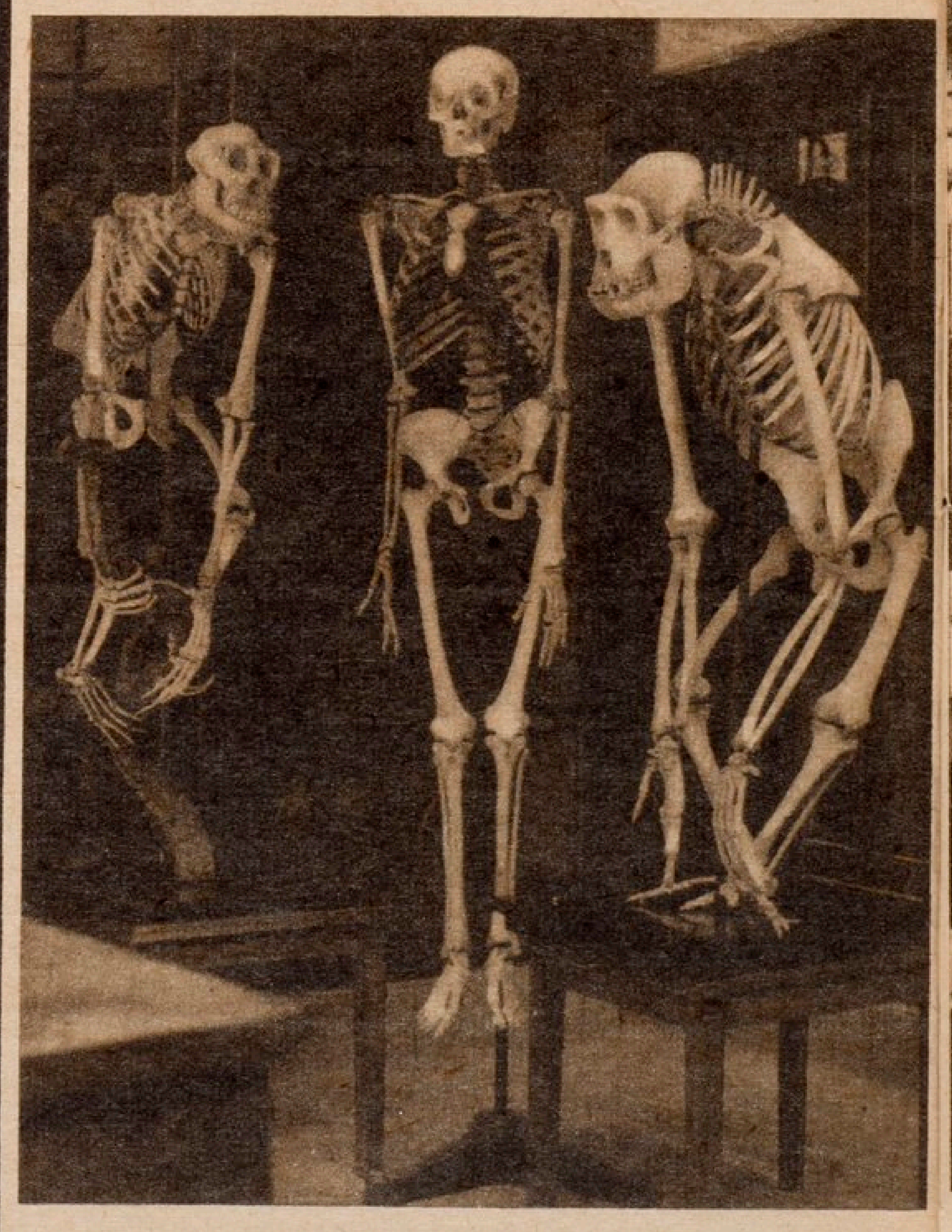
Il est sans doute regrettable que ceux qui élaborent des projets d'assassinat — en supputant, en éliminant tous les facteurs qui pourraient les faire prendre — ne viennent pas faire un tour dans ce musée. Ils renonceraient ainsi à leurs sinistres plans, car ils auraient vite fait de s'apercevoir que toutes leurs précautions ne leur serviront, en définitive, à rien. Car, là où la science policière reste parfois impuissante, la science médico-légale obtient des résultats étonnants.



Requis de délivrer un certificat d'autopsie, un médecin refusa, ayant relevé une profonde blessure dans la poitrine de sa cliente. Le mari fut arrêté et il prétendit que la blessure provenait d'un grand clou, sur lequel sa femme était tombée. Le médecin-légiste prouva qu'il était impossible que la blessure provînt du clou. L'homme avoua finalement avoir assassiné sa femme à coups de canifs. On voit sur cette photo, en haut, la blessure occasionnée par le canif et, en bas, celle qu'eût dû faire le clou — que l'on reconnaît également tout à fait en bas.

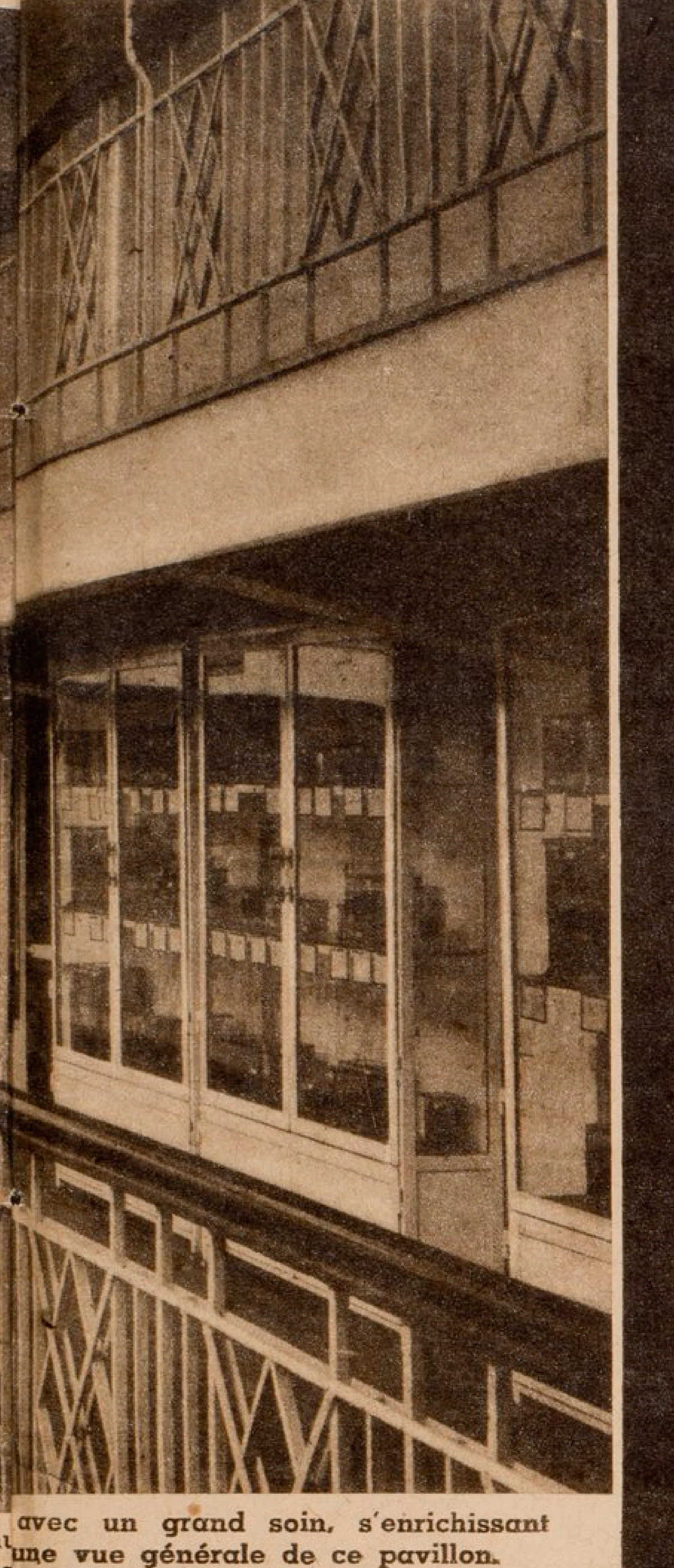


Darwin a soutenu que l'homme était apparenté au singe. A voir ces deux crânes appartenant l'un (celui de gauche) à un être humain et l'autre à un chimpanzé, on reste frappé par l'étrange ressemblance. Néanmoins, la thèse de Darwin n'est pas près d'être adoptée...



Que dites-vous de ces trois squelettes ? A gauche : un gorille ; au centre : un homme ; à droite : un chimpanzé. Posté à quelques mètres, on croirait difficilement qu'ils appartiennent à des espèces différentes.

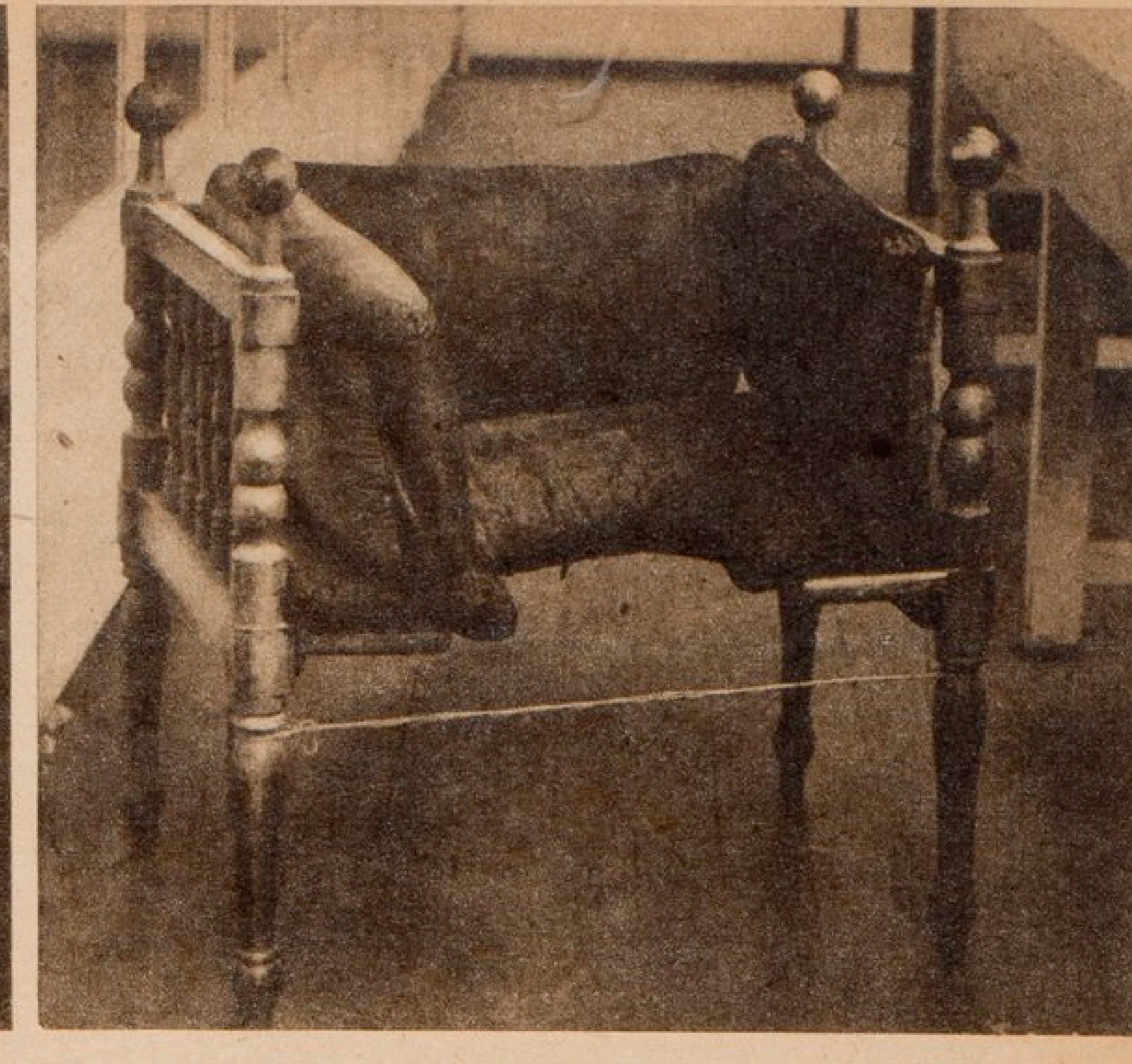
...DECINE



...avec un grand soin, s'enrichissant ...une vue générale de ce pavillon.



La section gynécologique (qui porte le nom du Dr Mahfouz pacha) est le dernier endroit que l'on conseillerait à une femme sur le point d'être mère de visiter. En effet, tous ces avortons, tous ces nouveaux-nés anormaux qui voisinent, donnent la chair de poule, même à un homme aux réflexes solides. Voici un aperçu du spectacle que l'on voit dans ce musée : trois morts-nés âgés de quatre mois. A voir ces étudiants qui se penchent sur ces petits êtres, et qui consultent la littérature expliquant leurs cas, on ne peut manquer d'admirer leur soif d'apprendre, afin de sauver des vies humaines.



Il y a une trentaine d'années, quand une femme n'accouchait pas dans son lit, ou même par terre, elle s'offrait, si elle était riche, la chaise spéciale pour accouchement que l'on voit ci-dessus. De nos jours, cette chaise paraît bien désuète. Et pourtant, combien de millions d'êtres virent le jour sur cet objet qui, aujourd'hui, amuse aussi bien les médecins que les visiteurs du musée !...

TU ENFANTERAS DANS LA DOULEUR...

L'étudiant en médecine qui se réfugie dans les différentes sections du musée n'a réellement pas à se plaindre. Vastes, claires, bien aérées, les chambres dans lesquelles il travaille sont des sanctuaires rêvés pour un cabinet de travail.

La section anatomique est une véritable encyclopédie humaine et animale. On y voit, se côtoyant d'assez près, des crânes humains et des crânes de chimpanzés ; des squelettes de girafes voisinent avec des squelettes d'hommes; des intestins, des foies, des reins, etc., sont là, exemples vivants — si l'on ose dire ! — de l'organisme humain, tel qu'il est quand il est sain. Mais changeons de pièce et passons dans la pathologie. Ici, également, des reins, des foies, des intestins. Seulement, ceux-là appartenaient à des malades. Ainsi, en comparant les premiers avec les seconds, l'étudiant peut suivre, à la trace presque, les ravages, les conséquences dus à la maladie. C'est ici qu'il acquiert cette vaste science qu'est la pathologie. C'est ici que pour lui la théorie prend corps, dans le sens propre du mot.

Traversons rapidement la section de la bactériologie, qui est loin d'être spectaculaire, et arrêtons-nous à la gynécologie. De toutes les sections, celle-ci est, peut-être, la plus impressionnante, car elle parle le plus à l'imagination du profane. Ici, les césariennes, les fausses couches, les enfants difformes, anormaux, etc., semblent exhaler, à travers les bocaux qui les enferment, des cris de douleur. Les oreilles commencent à bourdonner, et l'on ne peut, si peu sensible que l'on soit, s'empêcher de penser aux douleurs que durent être celles de la mère...

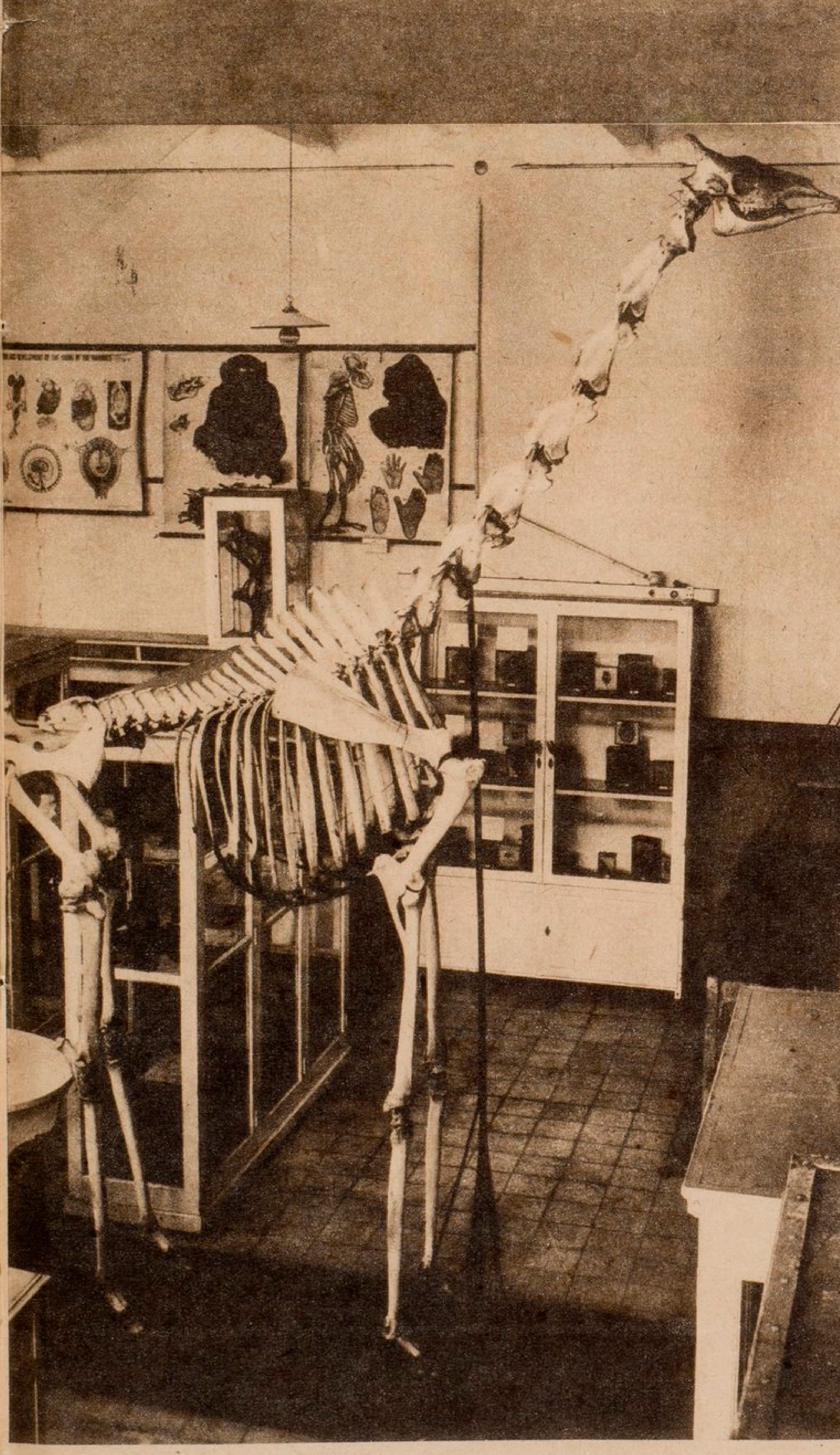
Le musée de l'Hygiène, après ces morts-nés vraiment pénibles à voir, est le bienvenu. Ici, tout sent bon, frais. Dernier venu dans le musée de la Faculté, le département de l'Hygiène est l'objet de toute les attentions.

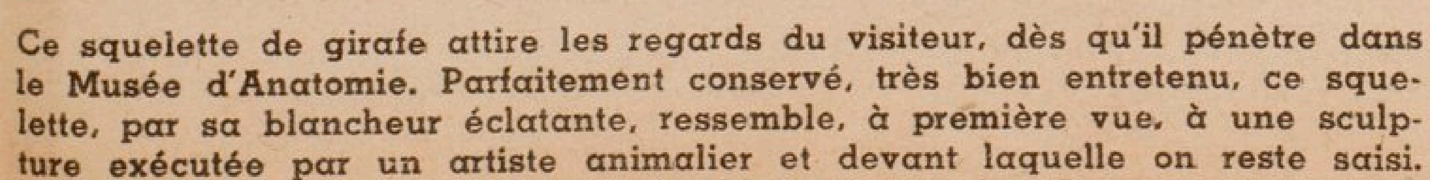
Quant au musée des enfants, il serait souhaitable qu'il y en eut de pareils dans tous les centres de puériculture.

* * *

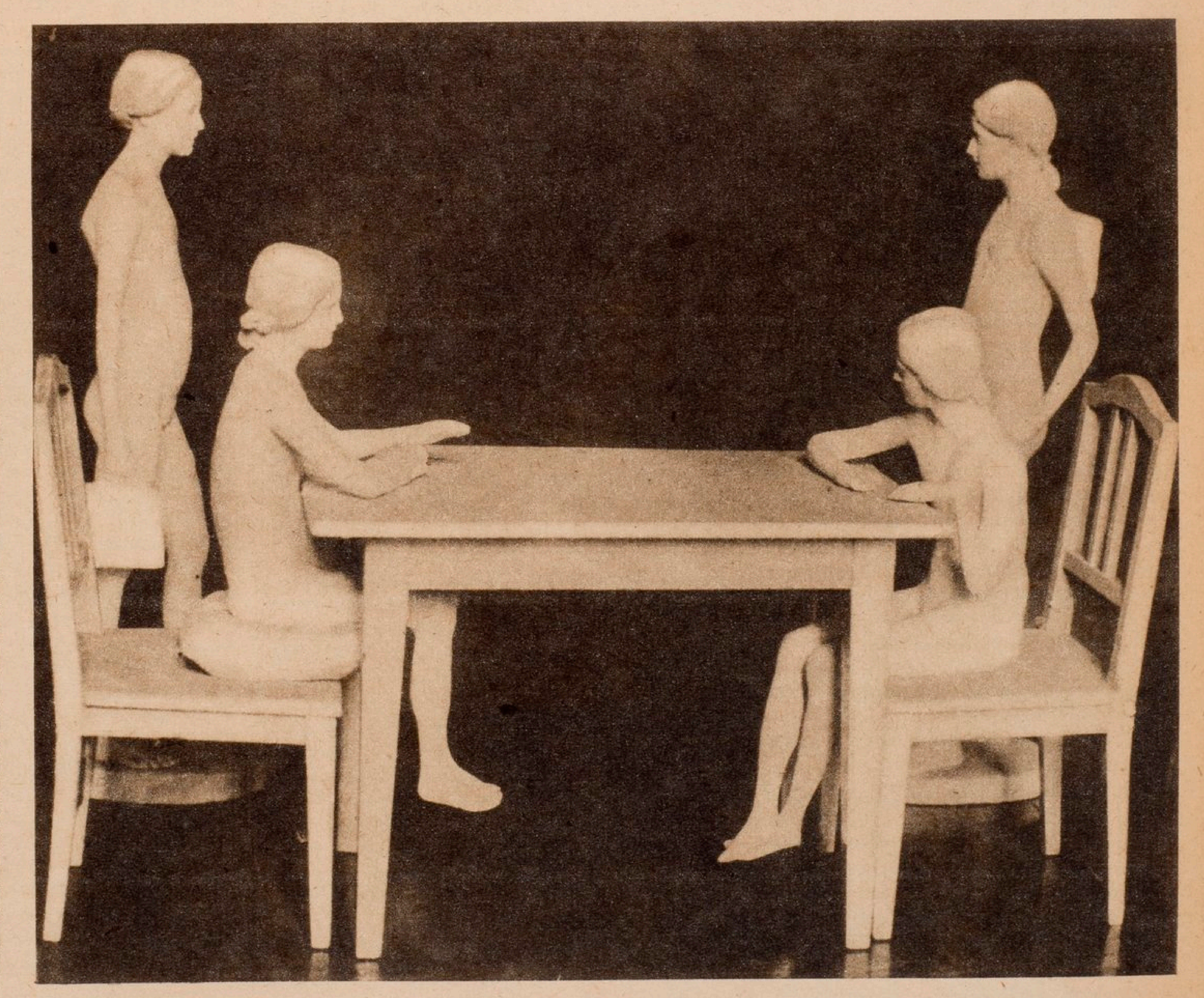
Nous disions, que le musée de la Faculté de Médecine n'était pas ouvert au public, étant donné que c'était un centre d'études et non un musée où l'on exposait des collections d'objets rares. Mais, s'il n'est pas ouvert, il n'est pas non plus fermé... Cette nuance pourrait, peut-être, être utile à ceux qui auraient envie de le visiter !

La peste, ce terrible fléau, vient d'éclater ! Aussitôt, les médecins chargés de la santé de la ville se mettront en chasse. Leur premier souci sera d'exterminer le mal dans sa racine. Et la racine de la peste est, généralement, constituée par des petites bêtes répugnantes — que l'on voit ici — rats, souris, lapins, tels qu'ils existent dans divers pays.





Ce squelette de girafe attire les regards du visiteur, dès qu'il pénètre dans le Musée d'Anatomie. Parfaitement conservé, très bien entretenu, ce squelette, par sa blancheur éclatante, ressemble, à première vue, à une sculpture exécutée par un artiste animalier et devant laquelle on reste saisi.



Les manuels du « savoir-vivre » vous diront, tous, comment il faut se tenir à table — dans le sens de l'élégance, bien entendu. Le musée de l'Hygiène, lui, fait passer la santé avant les belles manières. Et, d'ailleurs, elles n'entrent pas en conflit, ainsi qu'on le voit sur cette photo, qui vous enseigne l'art de se tenir à table de la façon la plus hygiénique pour permettre à l'organisme de fonctionner normalement.

PENDANT QUE LES FRANÇAIS LIBRES SE BATTENT

300 MONUMENTS DE FRANCE ENDOMMAGES

[CETTE CORRESPONDANCE PARVENUE APRÈS PLUSIEURS MOIS DE RETARD NE DERD RIEN DE SON INTÉRÊT]

Vichy, Décembre 1940.

Les rumeurs les plus diverses ont circulé en zone non occupée concernant les dégâts commis par la guerre en ce qui concerne le patrimoine artistique de la France. Suivant les uns, des trésors d'art internationalement connus avaient été pulvérisés par les bombes d'aviateurs allemands ou par les combats d'artillerie, suivant d'autres les dommages seraient insignifiants. Dans la tourmente, dans le fracas des bombardements, combien de témoins oculaires ont confondu et annoncé comme détruits des monuments heureusement épargnés par l'orage dévastateur. La vérité est, comme souvent, entre les thèses extrêmes, ainsi que vient de me le confirmer M. Hautecœur, le destingué Directeur général des Beaux Arts, qui partage son temps entre la zône libre et la zône occupée, et qui, ayant tout vu de ses propres yeux voulut bien me faire le point.

« Il n'y a heureusement, me dit-il, pas de grands monuments totalement détruits, mais beaucoup sont abîmés, comme par exemple la cathédrale d'Evreux, l'église de Gisors, Saint-Etienne de Beauvais, l'église des Andelys. Environ trois cents monuments historiques furent endommagés par la guerre. Plus de deux cents chantiers de réparations ont été ouverts pour réparer les dégâts les plus graves.

Le travail s'effectue avec rapidité, malgré les difficultés sans nombre dont les plus graves sont le manque de transports et la rareté des matériaux de réparation. Heureusement, en certains endroits, nous avons bénéficié de stocks sur place, qui ont beaucoup facilité la mise en route des réfections. C'est en somme le problème des transports qui est notre principal souci.

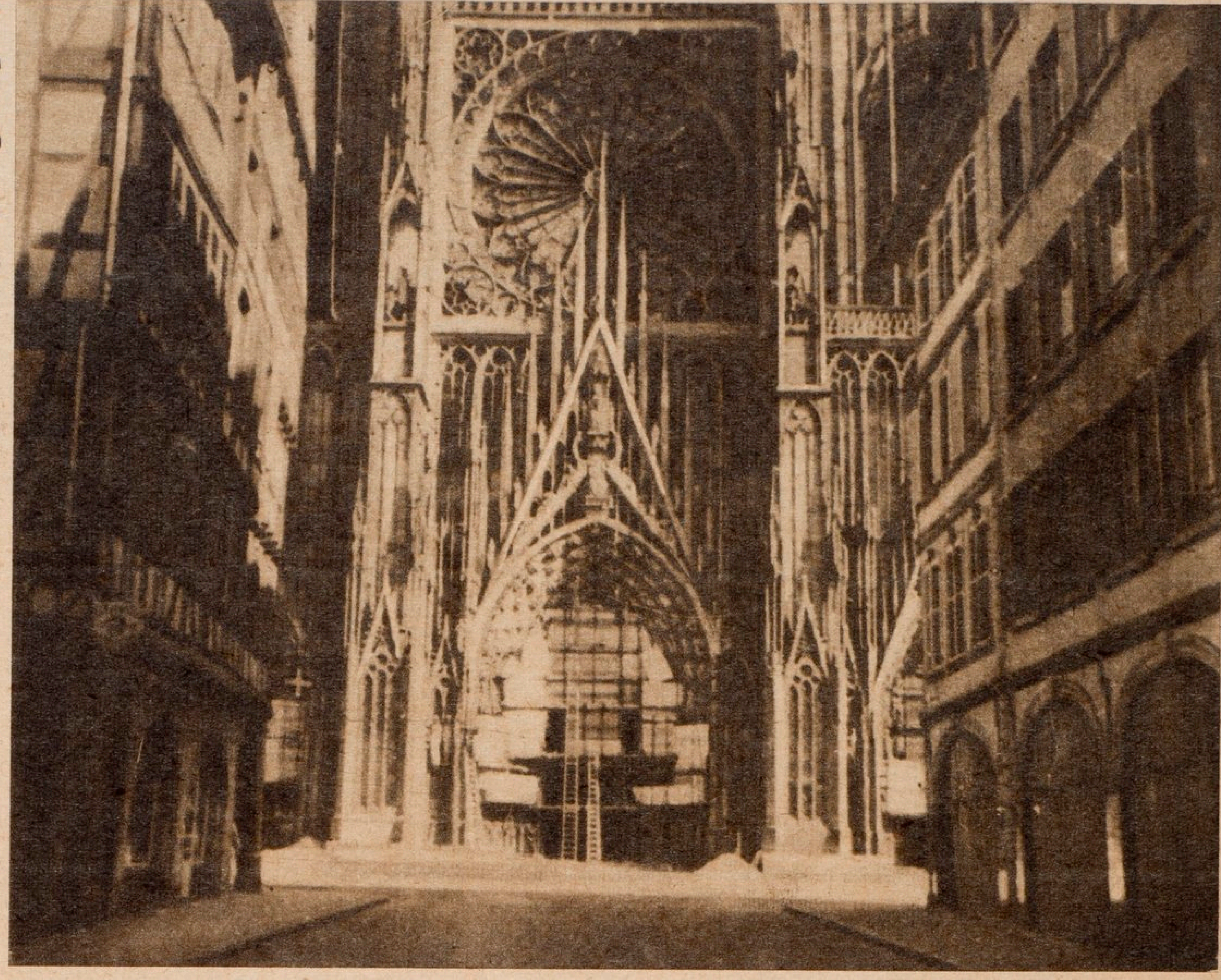
— Que sont devenus ces joyaux d'art inestimables que sont les cathédrales de France ?

— Nous n'avons pas eu de grande cathédrale détruite : Chartres est intacte, Amiens a seulement un obus dans sa toiture, ce n'est pas grave, Reims n'a pas souffert, Rouen où l'incendie a ravagé tout le quartier situé entre la Seine et la cathédrale a vu celle-ci miraculeusement épargnée. Par contre si les cathédrales ont échappé à la destruction, que de ruines la guerre a amassées en Normandie, en Touraine ou dans l'Aisne. Beauvais est rasée, l'entrée de Tours très abimée, Blois a également beaucoup souffert de même qu'Orléans et Samur. A Gisors, les dégâts sont énormes, Breteuil est complètement démoli, Rethel est en grande partie en ruines. Mais les châteaux de la Loire sont tous intacts, sauf celui d'Amboise dont l'adorable chapelle fut atteinte, comme du reste l'église de Saumur.

Le Commissariat de la reconstruction travaille en accord complet avec la direction des Beaux Arts. Nous étudions les plans en commun afin de chercher à restaurer le mieux possible, en évitant toute faute de goût. Nous sommes bien décidés à faire quelque chose de convenable pour la renaissance des villes martyres.

— Que sont devenus les musées, demandai-je ?

— Les musées avaient été repliés



La splendide cathédrale de Strasbourg est intacte. Dès le début de la guerre les vitraux du moyen-âge furent mis à l'abris des bombardements. La cathédrale demeure fermée jusqu'ici.

Paris ne souffrit que légèrement des bombardements. Voici des échafaudages protecteurs dressés autour du célèbre groupe « La danse de Carpeaux » à l'Opéra.

Pour la récompense des actions d'éclat parmi les civils : "George Cross" &

La sirène mugit...

Dans ce quartier ouvrier de Londres on est habitué à sa sinistre voix. Bientôt, c'est le vrombissement monotone des avions ennemis, dominé de temps en temps par la voix des batteries antiaériennes. Et c'est une pluie de poudre et de mitraille qui tombe du ciel, semant la mort et la désolation.

Car, dans cette guerre, les populations civiles sont en première ligne — femmes et enfants sont plus exposés au danger que ceux qui se battent au front.

On avait commencé par l'appeler — vous en souvenez-vous ? — « une drôle de guerre ». C'était au moment où la ligne Maginot constituait un mur de béton et d'acier que l'on croyait infranchissable. Hitler ne lançait pas encore sa « Luftwaffe » contre les populations civiles, sous prétexte de bombarder des points stratégiques ou des objectifs militaires.

Puis ce fut la grande offensive contre la Grande-Bretagne. Les villes et les villages furent mitraillés sans pitié pour « briser le moral des populations civiles », suivant la théorie exposée dans « Mein Kampf ».

La population civile, les millions de réfugiés qui embouteillaient les routes de Belgique et de France, poursuivie par les bombardiers en piqué et les avions de chasse qui la harcelaient sans merci, fut la principale alliée — une alliée involontaire et en panique — du maître de l'Allemagne.

Mais le Britannique avait appris la leçon. Il est, d'ailleurs, forgé d'une autre trempe et aujourd'hui, après huit mois de « blitzkrieg », les habitants des villes et des campagnes anglaises ne se réfugient même plus dans les abris...

On s'habitue à tout, même aux bombes allemandes.

C'est après le « blitzkrieg » de septembre que S.M. le Roi George VI, se rendant compte de l'héroïsme des populations civiles et du danger qu'elles courent, a voulu récompenser les actions d'éclat, comme sur le champ de bataille, par une distinction appropriée. C'est ainsi que furent créées la George Cross et la George Medal « qui viennent directement, disait l'ordre royal, après la Victoria Cross ».

La George Cross est accordée pour les actes d'héroïsme les plus marquants, alors que la George Medal récompense le mépris du danger à un moindre degré.

Ces deux distinctions ne sont accordées qu'après une enquête approfondie menée par une Commission spéciale sur la demande des autorités. Ses requêtes adressées au souverain doivent être motivées. C'est dire l'importance que l'on donne à l'honneur accordé seulement à ceux qui le méritent vraiment.

Jusqu'ici, malgré les raids multiples sur l'Angleterre, malgré l'héroïsme incessant des populations civiles, une dizaine de Croix George seulement ont été décernées. Ce qui démontre quel degré doit gravir le courage humain pour mériter cette décoration.

LES DEUX PREMIERES GEORGE CROSS

Le lieutenant Robert Davies et le soldat de l'arme du génie George Wylie furent les premiers à obtenir la célèbre Croix. On se souvient qu'au cours d'un raid sur Londres un avion allemand avait lancé une bombe de plus d'une tonne qui vint choir tout près de la cathédrale Saint-Paul. Si l'engin avait éclaté, la fameuse église, qui remonte au quinzième siècle, aurait volé en éclats. Mais l'énorme bombe avait creusé un trou de vingt mètres et s'était logée là, risquant à tout moment de faire sauter la cathédrale. Il fallait donc opérer avec beaucoup de sang-froid. Une équipe du génie commandée par le lieutenant Robert Davies se mit à l'œuvre. Le lieutenant et le soldat Wylie — qui avait découvert la bombe — se mirent à l'œuvre. Ils communiquaient par téléphone sans fil à leurs camarades les détails de chacune des opérations pratiquées pour soulever le terrible engin. Car celui-ci pouvait éclater à tout moment et faire sauter avec la cathédrale les deux téméraires soldats. Il fallait donc que l'on sût, pour l'avenir, car les Allemands pouvaient bien envoyer des bombes similaires, quelle fut la cause de l'éclatement. La bombe n'éclata pas. On parvint, au prix de mille périls, à la retirer et à la vider. Aujourd'hui, elle repose sur une marche de la cathédrale de Saint-Paul où les fidèles viennent déposer leurs oboles...

LA MEDAILLE GEORGE

Pour mériter la médaille George, bien qu'elle soit moins importante comme rang que la Croix, il faut quand même une bonne dose de courage, d'endurance et même d'héroïsme.

Le premier à l'avoir fut Patrick King, gardien d'une mine de charbon. King avait l'habitude, toutes les fois que la sirène mugissait, de se rendre chez une vieille voisine aveugle et de la transporter dans un abri. Or, en septembre dernier, au moment du « blitzkrieg », une bombe tomba sur la maison de la vieille femme avant que King n'ait eu le temps d'y arriver. L'immeuble avait été démoli et l'on pouvait croire que la malheureuse infirme avait péri. Mais King voulut en avoir le cœur net. Bien que des nuées d'avions allemands continuaient à lancer des bombes, il se mit, en plein raid, à déblayer les ruines et parvint, après des heures d'efforts, à retrouver vivante sa vieille voisine. Il la prit sur ses épaules et la conduisit dans un abri sûr. Ce bel acte d'héroïsme ne méritait que la médaille George, estima-t-on.

Récemment, une dépêche de Londres annonçait qu'un praticien égyptien attaché à un hôpital de la capitale britannique s'était vu décerner cette même médaille. Le câble ne donnait pas le motif de la distinction. Mais une lettre récente reçue par un ami du docteur signale que celui-ci, au cours d'un bombardement, alors que l'hôpital était touché par les bombes, transporta sur son dos une quinzaine de malades jusqu'à l'abri. Mieux encore : il se mit à déblayer les décombres pour retrouver un petit enfant enseveli dans la section de la maternité qui s'était écroulée.

Le nouveau-né fut retrouvé, mais malheureusement il était mort.

L'HEROISME, MONNAIE COURANTE

On s'habitue à tout, disions-nous au début de cet article. On s'habitue à tout, même à l'héroïsme. Et les journaux anglais ne rapportent plus les dizaines de faits marquants qui, dans toute l'Angleterre, illustrent quotidiennement la vie courante sous les bombes.

Oui, la vie se poursuit, assez normalement d'ailleurs, sous le fer et la mitraille qui tombent du ciel.

Le plus jeune des décorés de la médaille George est un marchand ambulant de fruits nommé John Thomas Cain, plus connu sous le nom de « Buster ». Il n'a que seize ans.

Après que la boutique de son père eut été démolie par une bombe et que le chef de la famille eut été blessé, Buster s'employa dans une usine, mais, vu son âge, il fut licencié. Il se mit alors à aider sa mère qui vendait des fruits, en les portant de maison en maison, dans le voisinage.

Récemment, une bombe atteignit d'un coup direct une usine voisine du domicile de Buster. L'abri avait été démoli et plusieurs dizaines d'ouvriers étaient ensevelis. Buster et quelques hommes se mirent à enlever les décombres pour ouvrir un passage jusqu'à l'abri. De là, l'héroïque garçon sortit 34 ouvriers dont plusieurs étaient blessés. Mais, non content de cela, il passa dans l'usine, à travers un barrage de fils électriques qui auraient pu à tout moment l'électrocuter, pour retirer huit hommes dont cinq étaient déjà morts !

Pour un garçon de 16 ans, c'était de la bonne besogne !

D'ailleurs, précédemment, Buster avait sauvé la vie, dans des conditions similaires, à neuf personnes, mais, dit-il, « nul ne s'en était rendu compte ».

L'héroïsme, comme nous le disions, devient monnaie courante. Il ne faut donc pas désespérer de l'humanité, ni surtout des démocraties qui voient naître de tels héros.

LES FEMMES AUSSI

Mais, dans cette guerre monstrueuse, l'héroïsme n'est pas seulement le domaine

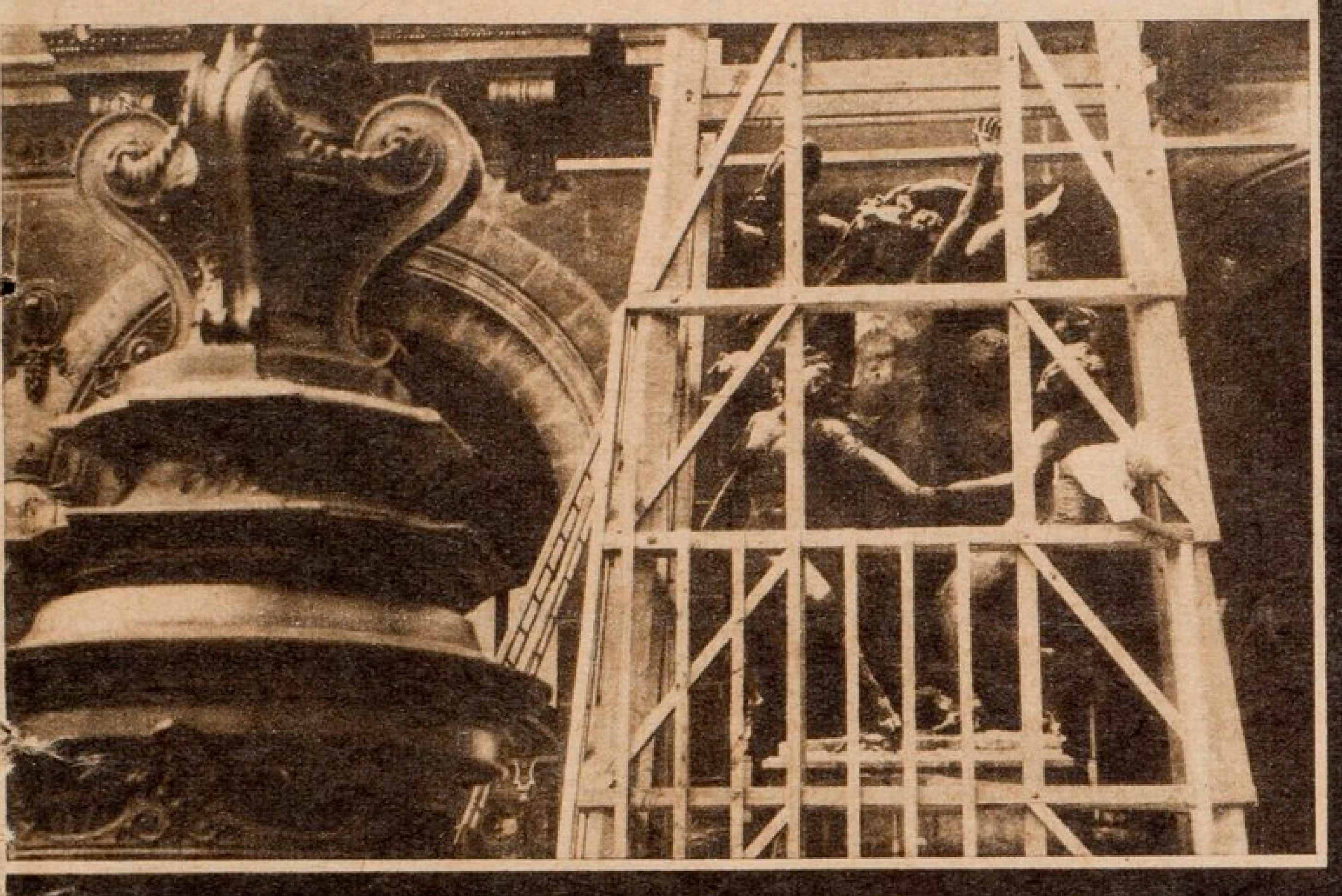
dès le début de la guerre, ils le sont encore. Dans les circonstances actuelles, nous n'avons pas voulu les rouvrir. Au Louvre, pour répondre au désir des troupes d'occupation qui souhaitaient, à leur passage à Paris, voir nos collections, nous avons ouvert les salles du rez-de-chaussée en y groupant les oeuvres restées à Paris, afin de donner aux soldats allemands une idée de ce que sont nos salles de sculptures. Mais jusqu'ici, rien n'a été ramené au Louvre, ni dans aucun musée de la zône occupée. »

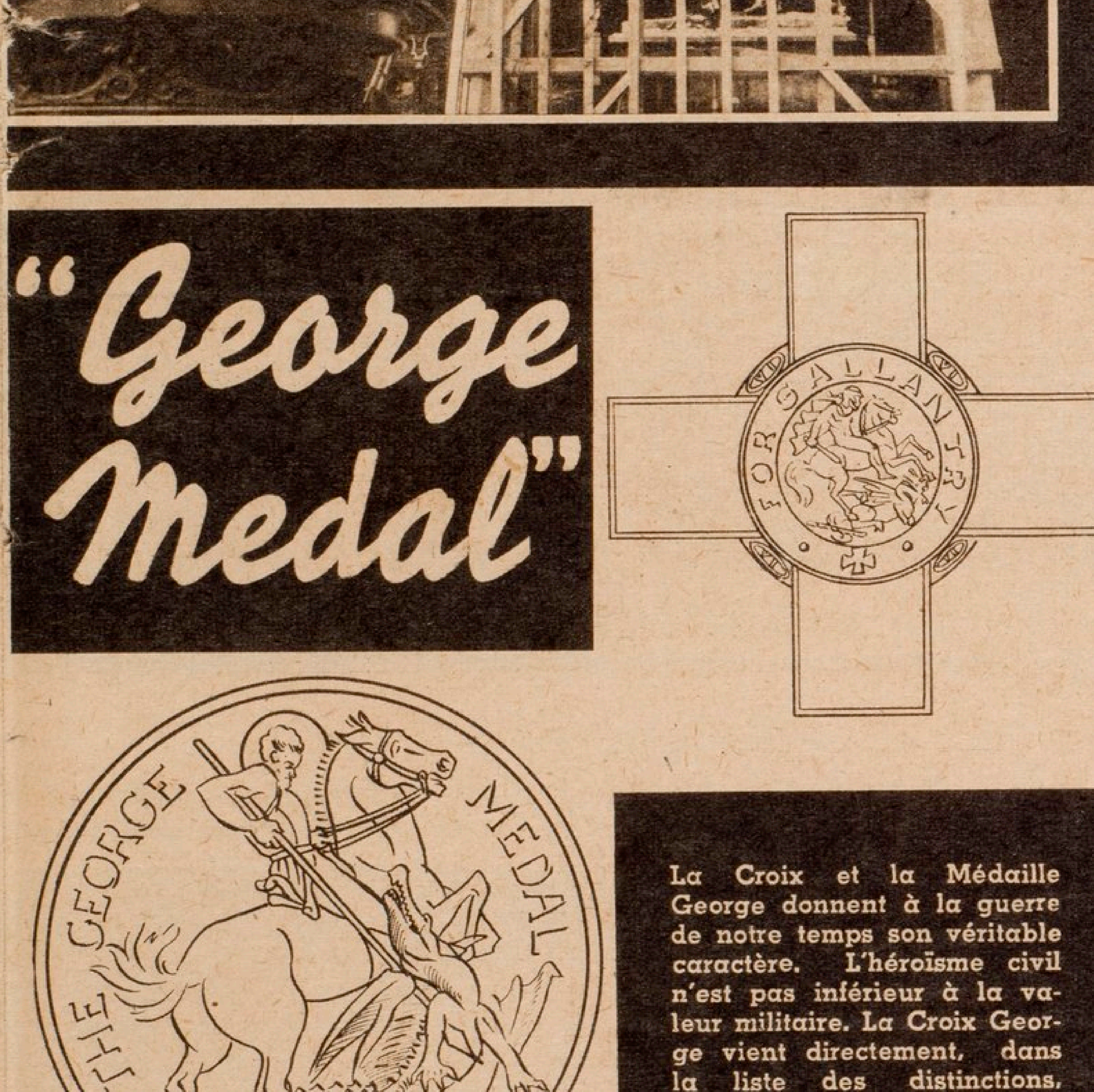
Et en terminant notre entretien, M. Hautecoeur ne cache pas son espoir de pouvoir bientôt annoncer des mesures qui seront prises en faveur des artistes, si durement éprouvés par la guerre, et qui permettront aux peintres et aux sculpteurs de travailler, eux aussi, à la restauration de la France.

Nul, du reste, n'était plus qualifié que M. Hautecoeur, qui, avant de devenir Directeur général des Beaux-Arts était conservateur du Musée du Luxembourg, puis du Musée d'Art moderne du Trocadéro, et par conséquent en rapports constants avec les artistes contemporains, pour donner un élan nouveau au mouvement artistique. Connaissant bien le labeur des peintres et des sculpteurs non seulement de Paris mais de province, il pourra efficacement travailler à la reprise de l'activité artistique de la France meurtrie.

Si l'on admet trois formes d'expression, la littérature, la peinture, la sculpture, il est certain que les deux dernières, évitant toute censure officielle et n'étant pas obligées de se soumettre à un certain conformisme qui s'impose au monde des lettres, pourront donner libre cours au renouveau des arts français. Après la tourmente, nous allons certainement assister à une reprise des beaux métiers de décorateurs et d'artisans. Enfantées dans la douleur, souvent le long des chemins de l'exode terrible de juin dernier, les œuvres qui se préparent seront, m'assure-t-on, dignes du prestige de la France.

ROBERT VAUCHER





La Croix et la Médaille George donnent à la guerre de notre temps son véritable caractère. L'héroïsme civil n'est pas inférieur à la valeur militaire. La Croix George vient directement, dans la liste des distinctions, après la célèbre Victoria Cross.

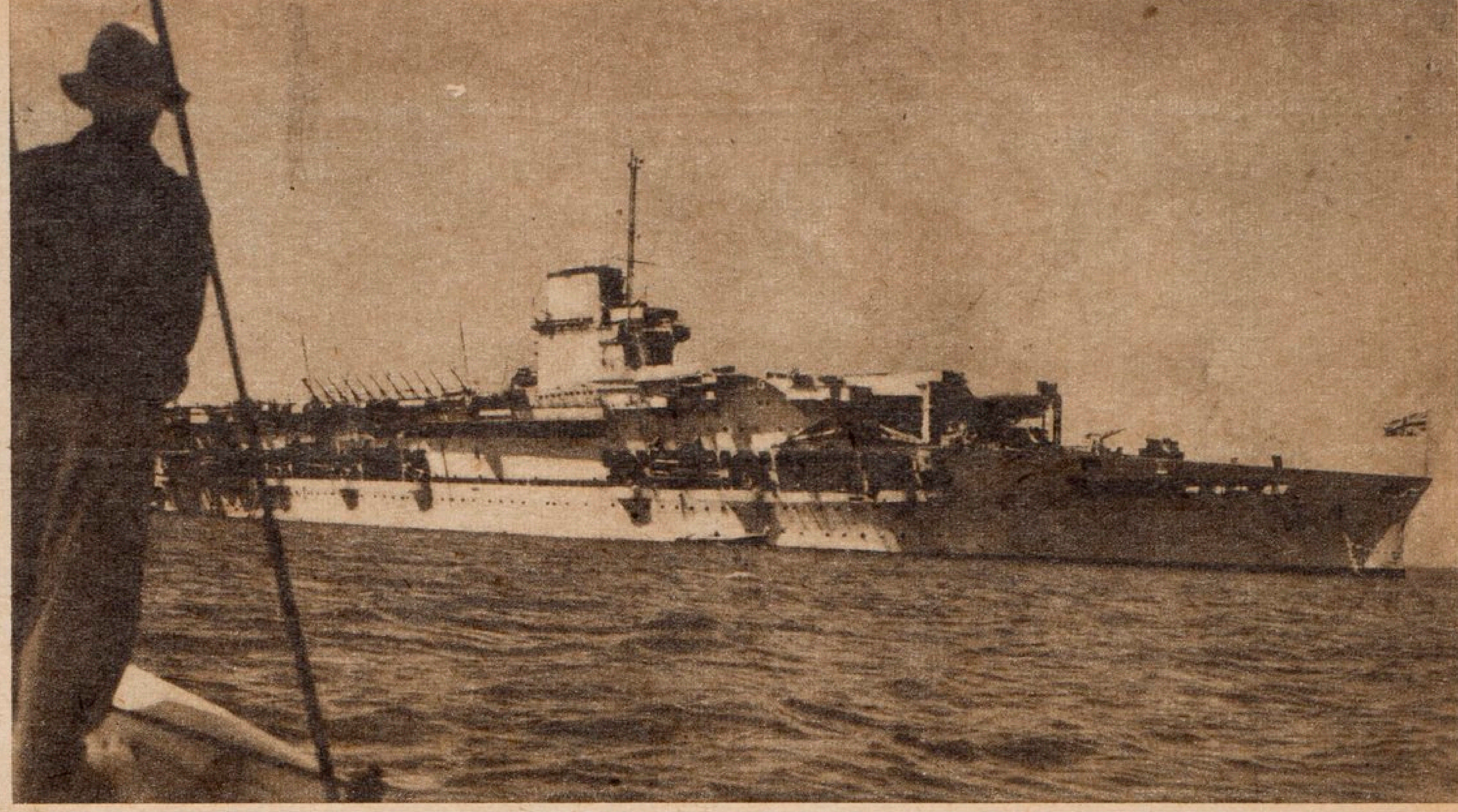
des hommes. Le sexe faible joue un rôle qui est tout à son honneur. La lutte est transportée du champ de bataille dans les foyers, chez les particuliers; et pour qui connaît la femme, son foyer c'est sa vie. Elle le défend avec le courage d'une lionne et la férocité d'une tigresse.

Une vingtaine de médailles George ont été décernées à des femmes. Leurs actes furent aussi dignes de reconnaissance que ceux de leurs collègues masculins.

Les premières à être distinguées furent Mrs Dorothy Clark et Mrs Bessie Hepburn, conductrices d'ambulances, et Miss Sonia Straw, « air raid warden ». Celles-ci étaient occupées à transporter des blessés dans leur ambulance lorsqu'une bombe éclatant dans la rue démolit la voiture. Nullement effrayées et sans perdre leur sang-froid, les deux femmes emportèrent les blessés sur des civières et, malgré les obus qui pleuvaient dans le voisinage, elles parvinrent à les sauver tous. A plusieurs reprises, elles durent revenir jusqu'à l'ambulance, car elles ne pouvaient transporter que deux blessés à la fois.

Miss Sonia Straw, elle, quoique blessée par un éclat d'obus et bien que perdant son sang en abondance, continua à assumer sa tâche d'« air warden » jusqu'à la fin du raid. Ce ne fut qu'alors qu'elle se rendit à l'hôpital pour se faire soigner.

Cette drôle de guerre n'est, hélas, pas drôle du tout. Mais elle a eu un avantage : celui de faire surgir du cœur des hommes, des hommes et des femmes de l'arrière, ce qu'il y a de plus noble et de plus beau : le courage et l'abnégation.



Le « Warspite » est le cuirassé-vedette de cette guerre. Il s'était d'ailleurs distingué au cours de l'autre guerre à la bataille du Jutland. A Narvik, le « Warspite » avait coulé sept destroyers ; l'autre jour, à la bataille de Matapan, il avait eu raison d'un nombre similaire de bâtiments. Ses canons de 15 pouces ont eu raison d'une partie de la flotte fasciste. C'est à bord du « Warspite » que l'amiral Cunningham arbore son pavillon.

LE CUIRASSE ROI DES OCEANS

La destruction d'une bonne partie de la flotte italienne par l'escadre de bataille de l'amiral Sir Andrew Cunningham met une fois de plus en vedette le rôle capital du cuirassé.

Le « Warspite », glorieux combattant de Narvik, s'est une fois de plus distingué.

Ce cuirassé au nom guerrier a de nombreux nouveaux camarades qui le dépassent et en armement et en vitesse et en blindage. Mais nul ne s'est couvert de plus de gloire. La flotte anglaise, d'ailleurs, malgré la guerre, continue à croître en force, à se développer. L'Amirauté a toujours tablé sur la puissance du cuirassé en tant que base de la maîtrise des mers. Et constamment elle a tenu à développer et la puissance et le nombre du roi des flots.

L'arrivée de lord Halifax aux Etats-Etats il y a quelque temps à bord du cuirassé « King George V » a révélé au monde que la marine britannique s'était enrichie d'une nouvelle et puissante unité.

Le « King George V » fut mis en cale en même temps que quatre autres dreadnoughts de la même classe : le « Duke of York », le « Lord Jellicoe », le « Prince of Wales » et le « Beatty ».

Le cuirassé est sans aucun doute le roi de la mer. On avait cru, et toute la puissance industrielle de l'Allemagne avait tendu ses nerfs vers ce but, que l'avion pourrait le détrôner, que la marine, faute de pouvoir résister, céderait le pas à l'aviation.

Or, l'expérience a prouvé qu'il n'en était rien. Le bombardement récent de Gênes a prouvé que la flotte demeure l'atout capital et que le rôle du cuirassé ou « dreadnought » comme instrument de destruction demeure inégalé.

Le dreadnought que les Britanniques appellent également « capital ship » (navire capital) est le plus puissant des bâtiments de la flotte. Il a un équipage de plus de 1.000 hommes et est armé de canons de 15 pouces. Certains cuirassés britanniques, le « Nelson » et le « Rodney », possèdent des canons de 16 pouces. Par contre, les cinq nouveaux bâtiments de ligne de la classe « George V » ne sont armés que de canons de 14 pouces, mais ils en ont plus.

UN CHRONOMETRE

Tout à bord d'un cuirassé marche avec la précision d'un chronomètre.

Pendant des heures, lorsque le géant des flots ne livre pas bataille, ses artilleurs sont occupés à charger des obus de mille kilos dans les canons. Et il faut que cela soit fait dans un temps — très court d'ailleurs — déterminé. C'est de cette synchronisation entre l'homme et la machine que naît la force du puissant navire.

Un cuirassé moderne, ou plutôt les canons d'un croiseur de bataille peuvent atteindre l'ennemi avec une étonnante précision à 32 kilomètres.

Les combats entre cuirassés et même entre croiseurs ne se livrent presque jamais à moins de dix, quinze ou vingt mille mètres de distance. Pourtant, la flotte anglaise l'a montré contre le « Graf Spee » dans les mers sud-américaines et contre le « Bartolomeo Colleoni » en Méditerranée ce que peut être la précision de son feu. Et dire que seules des unités relativement légères furent engagées dans ces glorieuses opérations.

Mais cette précision dans le feu n'est pas l'œuvre du hasard. Les mathématiques et l'entraînement, les calculs, jouent un rôle primordial dans les combats navals. L'« Exeter » dont les canons avaient une moindre portée que ceux du « Graf Spee » parvint à toucher son adversaire parce qu'il avait mieux manœuvré.

AU POSTE DE COMBAT

Qu'arrive-t-il lorsque, par exemple, un cuirassé rencontrant un ennemi se décide à entrer en action ?

En premier lieu, il s'agit de manœuvrer pour trouver une position avantageuse. Pendant longtemps on pourrait ne pas lancer une seule bordée, mais une fois la position avantageuse trouvée, une fois que l'on sent que l'ennemi est à portée de feu, la bataille infernale commence. La plupart du temps, on ne voit pas du tout l'adversaire, même avec de puissantes longues-vues. Ce qu'on peut espérer tout au plus, c'est d'apercevoir le haut de son mât. Pourtant, on arrive rapidement à le situer. Et tout en effectuant des calculs, car il faut prendre en considération et sa propre vitesse et celle de l'adversaire, on tire des obus géants qui ont souvent raison même des puissants blindages des « navires capitaux ».

Dès que l'ennemi est aperçu, on tâche de faire le contact, c'est-à-dire de le rattraper pour qu'il soit à portée de canon. Dans toutes les parties de l'immense bâtiment, des hauts-parleurs annoncent : « En place pour le combat ». Et mille hommes se ruent pour prendre leurs postes pour la lutte. En moins de cinq minutes, chacun est prêt.

Dans les tourelles, les canonniers, le torse nu, placent rapidement les obus en place. Sur les ponts, tout ce qui pourrait faire obstacle aux canons est vite enlevé. Les opérateurs de radio sont sur le qui-vive, les techniciens calculent avec une rapidité étonnante la position de l'ennemi. Ce sont eux qui donneront la portée du tir.

Des flancs du navire géant, des ascenseurs montent jusqu'aux tourelles les obus de mille kilos.

Des menuisiers, des marins sont là, car il faut pouvoir réparer rapidement les dégâts que les canons de l'ennemi pourraient causer au cuirassé. Des planches d'acier sont prêtes pour boucher les trous d'obus. Enfin, les médecins et les infirmiers à l'infirmerie et à l'hôpital se préparent à soigner les victimes.

L'AVIATION NAVALE

Dans l'air, quelques avions lancés du cuirassé renseignent, au moyen de la T.S.F., le commandant du dreadnought sur la position de l'adversaire, sur ses manœuvres, pendant qu'à bord du navire même des appareils compliqués décèlent avec une étonnante exactitude la distance qui sépare les deux navires ennemis.

Mais les choses ne sont pas aussi faciles qu'on pourrait le croire. Les techniciens doivent prendre en considération tous les renseignements qui leur sont fournis, tels que : la température, l'humidité, la position du soleil ; tous des facteurs ayant une influence directe sur la précision du tir.

Les canons cependant ne sont pas du même modèle. Chacun peut avoir un défaut, une légère différence, qu'il ne faut pas oublier et qui doit entrer en ligne de compte.

Ces calculs sont faits avec une ahurissante rapidité par des experts. On se décide à ouvrir le feu.

Constamment, après chaque bordée, il faut changer le tir, tout en calculant la position de l'ennemi, sans oublier que le roulis peut modifier les positions des deux navires ennemis.

Le puissant cuirassé tremble de tous ses membres d'acier lorsqu'une bordée part.

Quelques secondes passent. Au haut du mât, des officiers perchés essayent de voir où sont tombés les obus. Des cataractes d'écumes sont soulevées. Une ligne blanche est laissée. C'est alors que l'on se rend compte des modifications à porter au tir.

La première bordée peut être trop courte, la seconde trop longue, mais généralement à la troisième l'ennemi est plus ou moins à portée de canon, car, entre temps, les erreurs de calcul ont été corrigées.

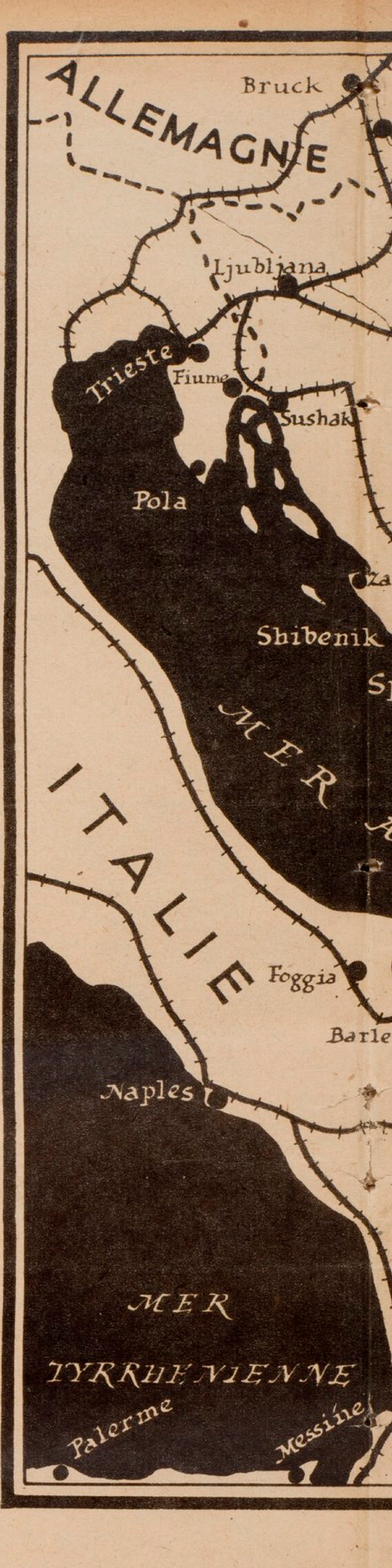
LA POSITION

Mais n'allez pas croire que les canons tonnent inlassablement. Il peut se passer une demi-heure entre une bordée et la suivante. C'est qu'entre temps, les deux navires sont en train de tourner, de zigzaguer, dans le but de trouver la position la plus avantageuse, vu qu'il arrive souvent que de cette position dépende le sort d'une bataille.

N'oublions pas cependant que deux cuirassés ne se battent pas seuls, en tête à tête pour ainsi dire. La plupart du temps, une bataille navale comporte un combat entre deux escadres. Donc, il faut constamment s'occuper non seulement du croiseur ou cuirassé ennemi avec lequel on échange des tonnes d'acier et d'explosifs, mais aussi des contre-torpilleurs qui comme des moustiques tournent en rond, faisant gronder leurs petits canons ou envoyant des colonnes de fumée pour masquer l'adversaire ; des sous-marins qui pourraient lancer des torpilles et aussi — et surtout — des avions, dont le rôle, dans les batailles navales modernes, est d'une suprême importance.

Pendant des heures, la bataille fait rage. Avec la ténacité d'un bouledogue les canons lancent leurs engins de mort. Des écrans de fumée permettent au cuirassé de s'approcher de l'ennemi. Un moment d'inattention de celui-ci, une fausse manœuvre, une seconde de faiblesse, et son compte est fait, car les canons de 15 pouces pardonnent difficilement. Et plus il y en a, mieux l'amer est contrôlée.

Quelque part sur le front albanais : ces soldats viennent se reposer après un combat victorieux. Luttant souvent un contre cinq, ces combattants ont accompli des actes d'héroïsme qui ont fait l'admiration du monde. Ce qui fait leur force c'est le patriotisme et la foi qu'ils ont dans la justice de leur cause. La chaleur, le froid, la pluie, le soleil, par tous temps, ces hommes se battent...



Avec le printemps la guerre, par la f
la barrière des montagnes hellénique

Quelque part sur le front albanais...

DESIR ARDENT POUR LA ROUTE

L'un des principes les plus grands et les plus inébranlables de la science militaire est qu'on ne peut pas faire la guerre sans routes. C'est grâce aux routes que les hommes ont pu s'approcher des étendues immenses et insoumises de la terre. Les routes furent la première arme, l'arme décisive pour la conquête de la terre par l'homme. Peut-être est-ce pour la première fois dans l'histoire, qu'une armée s'est vue obligée de faire la guerre à de telles altitudes, sans le secours des routes ! On dirait que chaque mètre du sol qui se libère sur ces plateaux est foulé pour la première fois par le pied humain. Qui pourra décrire avec des mots cette épopée de l'armée hellène ?

Cette épopée a commencé depuis les premiers jours de la guerre et se poursuit, majestueuse, étonnante et tragiquement belle. Ses héros sont des enfants simples du peuple hellène, qui n'ont jamais rêvé de renverser les lois de la nature, ou de démentir l'expérience des siècles. Ils aimaient le soleil, la lumière, les fleurs, l'herbe verte des vallées, le gazouillement des oiseaux et le sourire des femmes.

Soudain, ils ont oublié tout cela ; avec les dents serrées, ils sont partis là où les appelait leur devoir suprême. Ils se sont donnés, avec toute la joie et l'ivresse du héros-né, à la lutte contre trois grands ennemis : l'Italien, la neige et la montagne ; ils grimpent d'un sommet à l'autre, sérieux et silencieux, d'une victoire à l'autre. Leurs figures ont pris maintenant une autre expression. L'effort continuel, la peine, le contact quotidien avec la mort ont tiré sur leurs faces des traits de pinceaux épais.

Pas une seule plainte n'est sortie de leur bouche. J'ai eu la chance de faire la connaissance d'un officier d'une telle Unité qui, pendant presque deux mois, opéra sur les montagnes albanaises, loin de toute route publique ; elle se frayait le passage à travers la neige, les ravins et les précipices. L'officier me parlait tout le temps de son Unité. Sa voix vibrait d'émotion et d'admiration réelle pour le stoïcisme d'acier de ses hommes :

— La dernière fois que nous avons contemplé une voie publique, me disait-il, c'était il y a quarante jours. Depuis lors nous sommes transformés en alpinistes et explorateurs ; nous étions obligés, à tout moment, de livrer des batailles contre l'ennemi qui avait préparé à son aise ses positions. L'hiver précoce et lourd d'Albanie nous avait surpris au commencement de notre effort. Chaque jour le rendait plus lourd et ajoutait de nouvelles difficultés. Ses premières victimes étaient nos mulets. Le manque du fourrage et le froid intense commençaient à nous les enlever l'un après l'autre. Il n'était pas possible d'abandonner leurs charges, qui sont toujours si précieuses à une armée. Le travail des hommes devenait donc plus pénible. Dans les conditions atmosphériques que nous avions rencontrées, l'arrêt n'était pas plus reposant que la marche. La tempête de neige rageait et, plusieurs fois, nous avons trouvé nos tentes couvertes par de grandes masses de neige ; d'autres fois, le tourbillon les enlevait et nous laissait découverts pendant toute la nuit. Pourtant, personne ne se plaignait. Plusieurs fois nos approvisionnements ne nous arrivaient pas à temps ; nous avons passé maintes nuits de gel et des journées pleines d'angoisse, avec les restes de notre pain de munition qu'il fallait chercher au fond de notre sacoche, ou avec quelques grains de maïs non bouilli... Nous marchions par des sentiers alors qu'à nos pieds s'ouvrait le gouffre ; à part le havresac il fallait porter des minutions et des armes ; gêlés par la neige, fouettés par le vent du Nord, nous nous battions contre un ennemi qui avait en abondance les moyens techniques, et nous savions que si nous étions blessés la plus grande torture nous attendait, car la salle d'opération la plus proche se trouvait à une distance de plusieurs heures de là où nous nous trouvions. Dans de telles conditions vous comprenez pourquoi la plus grande nostalgie de nos hommes était la route publique. La route large et grande ouverte commençait à se dessiner à leur imagination comme le désir suprême. Alors j'ai compris combien profondément humain avait été le cri des dix mille hommes de Xénophon, quand ils ont contemplé la mer qui leur donnait la promesse de la délivrance... »

Dans les temps à venir une chanson sera certainement écrite et cette chanson sera la plus belle, la plus pathétique de notre race. Car elle renfermera tout le désir ardent qu'a ressenti une grande partie de notre race pour la chose la plus commune : pour la route. Seul celui qui a vécu ce désir peut comprendre son étendue et sa profondeur.

Th. P.

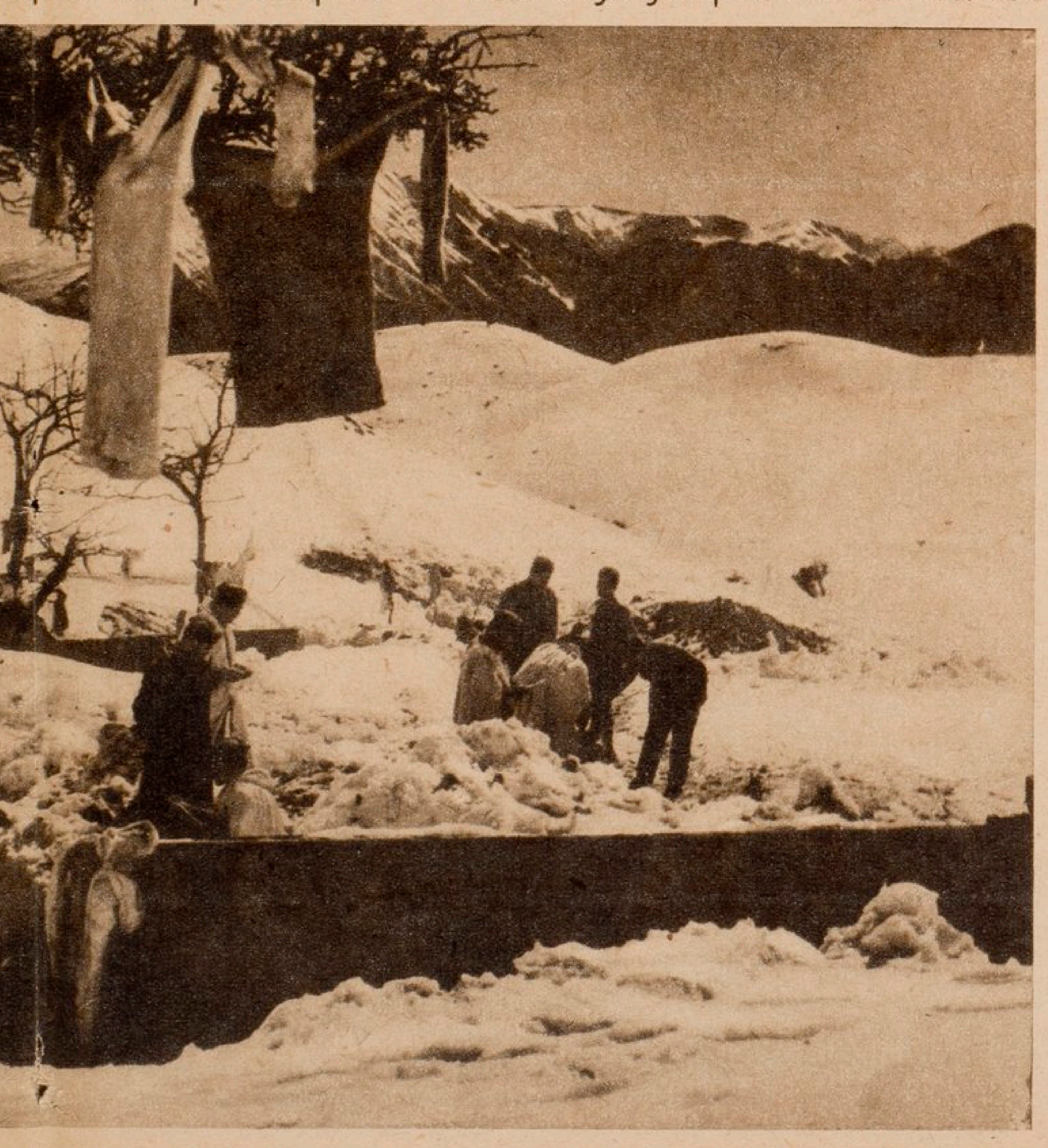


Après les combats dans la neige, les soldat
ruisseau découvert dans la montagne, quel
deur ni la combattivité de ces extraordinair

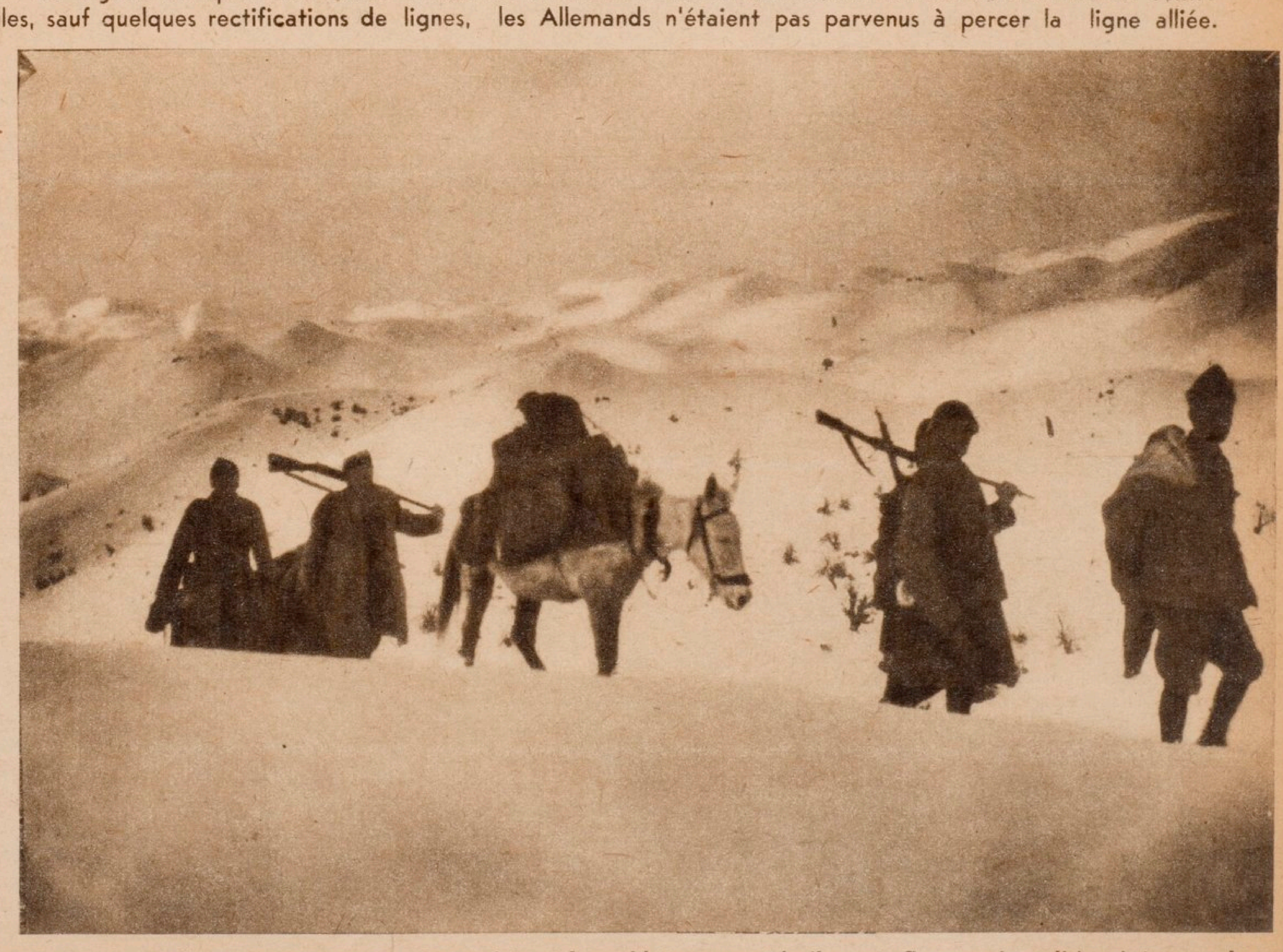
Budapest
HONGRIE
Graz
Maribor
Danube
Cluj
Georgheni
Iassi
Roman
Chisinau
U.R.S.S.
Odessa
Pecs
Szeged
Subotica
Temesvar
Zagreb
Drave
Osijek
ROUMANIE
Galatz
Braila
Bouches du Danube
Ploesti
Constanza
Save
Brod
Belgrade
Bucarest
Bihatch
Banialuka
Touzla
Turnu-Severin
Craiova
YOUGOSLAVIE
Zara
Sarajevo
Parachin
Vidin
Nicopol
Danube
Rouchtsouk
Varna
Split
Rogatica
Mostar
Nish
Berkovitza
MER NOIRE
Sliven
Bourgas
Podgoritza
Katchanik
Sofia
BULGARIE
Dubrovnik (Raguse)
Pec
Prizren
Kustandil
Maritza
Kotor
Skoplje
Philippopoli
Kirklaleri
ADRIATIQUE
ALBANIE
Scutari
Nevrokop
Pachmaki
Edirné
Bosphore
Dibra
Veles
Struma
Istanboul
Durazzo
Prilep
Strouinitza
Petrich
Nevrokopi
Siderokastron
Xanthe
Tirana
Monastir
Vardar
Kavalla
MER DE MARMARA
Bari
El Bassan
Edessa
Dédé Agach
Enos
Rodosto
Berat
Salonique
Brousse
Brindisi
Koritza
Florina
Gallipoli
Valona
Dardanelles
Tarente
Chimara
Otrante
Argyrocastron
Larissa
Kalamaka
Golfe de Salonique
TURQUIE
Yanina
Corfou
Trikala
GRECE
MER EGÉE
MER IONIENNE
Izmir

L'intensification de la lutte dans les Balkans

... la faute d'Hitler, a gagné les Balkans. D'importantes batailles se livrent dans ces régions où après des succès initiaux les divisions motorisées allemandes devront venir se heurter contre ...niques tenue par d'importantes forces anglo-grecques. Aux dernières nouvelles, sauf quelques rectifications de lignes, les Allemands n'étaient pas parvenus à percer la ligne alliée.



...soldats grecs s'occupent de leur personne. Les voici lavant leur linge dans un ..., quelque part sur le front albanais. Les chutes de neige n'ont tari ni l'ar... ...dinaires soldats. La Grèce peut à juste raison être fière de ses enfants.



Là où les tanks ne peuvent passer, les mulets et les soldats passent facilement. Ce convoi se dirige à travers des sentiers de montagne pour se rendre sur le front. Les ho mmes qui depuis des mois combattent dans la neige y sont habitués. Le paysage blanc qui les entoure ne les gêne plus. Ils y sont habitués aujourd'hui.

Journal d'un REVEREND

J'ai capturé DEUX ENFANTS-LOUPS

L'histoire de Kamala est la plus singulière et probablement la plus extraordinaire d'un être humain, depuis la naissance du monde. Il faudrait faire un retour vers la mythologie pour retrouver des légendes aussi étranges et aussi incroyables. En effet, tout comme Romulus, Kamala fut allaitée et élevée par une louve. Mais si l'histoire de Romulus n'est qu'une belle légende, celle de Kamala est d'une authenticité qui ne prête le flanc à aucun scepticisme. Kamala ayant bel et bien existé, il y a à peine quelques années de cela, dans un orphelinat de Midnapore, orphelinat que dirigeait le pasteur J. A. L. Singh. Kamala est si peu une légende que nous avons d'elle une série impressionnante de photographies, relatant son histoire, quasi au jour le jour. En outre, on possède des disques sur lesquels fut enregistrée sa voix, et des films qui nous la montrent dans les diverses phases de son existence.

Kamala est morte à l'âge de dix-sept ans, et, des dernières années de sa vie, nous possédons un Journal tenu au jour le jour par le Révérend Singh. D'autre part, le Professeur Robert M. Zingg, de l'Université de Denver, qui est en train de préparer un ouvrage scientifique sur cette curieuse histoire, a contrôlé minutieusement tous les faits consignés par le Révérend dans son Journal. Grâce à la bienveillance du Professeur Zingg, j'ai pu consulter ce Journal. C'est un merveilleux document humain, comme il a été donné à peu d'hommes d'en parcourir de pareils. Avec la permission du Professeur et du Révérend, je vais relater, bien que brièvement, la vie et la mort de Kamala, telles que transcrites dans ce Journal, déjà célèbre dans les milieux scientifiques qui ont pu en prendre connaissance.

UNE LOUVE AU CŒUR MATERNEL

Le village de Godamuri est situé à quelque soixante-dix milles de Calcutta. Au printemps de l'année 1912, une Indienne donna naissance à une fillette magnifiquement constituée. Un jour — l'enfant venait d'avoir six mois — la mère s'en alla dans les champs, laissant l'enfant seul. Le temps étant brumeux, un fort vent soufflant dans la région, la mère tarda à rentrer. Et quand, enfin, elle fut de retour, les voisins accoururent et lui racontèrent qu'un grand loup était entré dans la maison et avait emporté le bébé. La chose était exacte. Sauf que le loup était une louve.

Kamala n'ayant pas été dévorée par la bête, il nous faut conclure que cette dernière, venant d'être récemment mère, eut pitié — si l'on peut ainsi dire — du petit être et décida de l'adopter. Elle l'amena dans son antre, où se trouvaient déjà ses quatre vrais enfants : quatre louveteaux âgés à peine de quelques semaines. Mère adoptive consciente de ses devoirs, la louve répartit équitablement son lait entre les cinq petits.

Les semaines, les mois, les années passèrent. Quand Kamala eut atteint l'âge de cinq ans et demi, quelle fut sa surprise, en rentrant un jour dans l'antre, de trouver un petit être qui, non seulement ne ressemblait pas à ses frères adoptifs, mais lui ressemblait à elle, Kamala, d'une façon étrange.

La louve venait d'adopter un nouvel être humain...

Kamala et Amala (ces noms leur furent donnés par le Révérend) sympathisèrent aussitôt. Et l'aînée, comme guidée par le subconscient, s'adonna à l'éducation de la chétive Amala. Quelques mois passèrent. Kamala, à part son corps blanc et sa chevelure blonde, ne se distinguait en rien des autres loups ses frères. Elle marchait à quatre pattes, chassait, sautait, se grattait, hurlait, mangeait, buvait, et, en bref, avait adopté toutes les mœurs des animaux de la jungle. Cette assimilation parfaite, scientifiquement parlant, n'a rien de particulièrement étrange. Mais ce qui est beaucoup plus étonnant, c'est la façon dont les vrais loups s'adaptèrent à ces nouvelles venues qui, pourtant, étaient loin de leur ressembler. Ce que fut la vie de Kamala et d'Amala dans le repaire de leurs parents adoptifs, on ne pourrait le dire avec précision, et, ici, seule notre imagination peut suppléer au manque de détails.

UN REVEREND QUI AIME LA JUNGLE

Le Révérend Singh avait un ardent désir, depuis des années : explorer la jungle. Ayant organisé une expédition, dirigée par un Indien du nom de Chunarem, le Révérend vit retourner, un soir, ce dernier, dans un grand état d'agitation : « Manush-Bagha ! » criait-il sans arrêt. « Manush-Bagha » ? Le pasteur ne comprenait pas. Il se fit traduire le mot étrange et, quand il apprit que cela voulait dire « l'homme-fantôme », il éclata de rire. Un homme-fantôme dans la jungle ? Ce ne pouvait être que le produit d'une hallucination !

Le lendemain, samedi 9 octobre 1920, vers cinq heures de l'après-midi, l'expédition encercla l'endroit connu sous le nom de Machan, et attendit patiemment le moment de pouvoir cueillir quelques gros gibiers. Trois grands loups parurent, suivis de deux autres loups, infiniment plus petits. Ces deux derniers étaient d'étranges monstres, ayant des corps d'êtres humains, mais agissant en tout point pareillement aux autres. Leurs yeux, quoique très grands et perçants, avaient gardé leur forme originelle d'yeux d'êtres humains. Ces deux monstres, conclut le Révérend, étaient certainement les « hommes-fantômes » entrevus la veille par Chunarem.

Le jour suivant, des mesures furent prises pour capturer les locataires de l'antre. Bientôt, ils apparurent. Et, quoique il eût été décidé de tenter de prendre les animaux vifs, la louve et un autre loup furent tués. Quant aux deux « Manush-Bagha », le Révérend et ses hommes réussirent à les capturer vivants, après des aventures qu'il serait trop long de narrer.

UN ORPHELINAT SENS DESSUS DESSOUS

L'arrivée de Kamala et d'Amala dans l'orphelinat de Midnapore fit sensation. Les enfants, tremblant de tous leurs membres, s'enfermèrent dans leurs chambres, refusant de sortir, fut-ce pour prendre leurs repas. Ce n'est qu'au bout de quelques jours que le Révérend, aidé par sa femme, parvint à les convaincre et à leur faire croire que les deux monstres n'étaient que deux malheureuses fillettes qu'une louve avait arrachées à leurs foyers. Le Révérend fit de la morale aux enfants, et leur dit que leur devoir était d'essayer, par tous les moyens, de l'aider dans la tâche de rééducation de ces deux enfants. Depuis ce jour-là, un seul but semblait animer l'orphelinat : rendre à Kamala et à Amala leur origine d'êtres humains.

La lecture de cet étonnant document humain qu'est le Journal du Révérend prouve que la tâche entreprise fut loin d'être aisée. Cette biographie qu'il conte tout le long du Journal est tellement extraordinaire, tellement bouleversante que même un médecin (qui, pourtant, après des années passées dans des morgues et mille autres espèces de laboratoires humains) ne peut s'empêcher d'avouer que ces notes, au fur et à mesure qu'on les lit, glacent le corps, font perler tous les membres d'une sueur froide. Que dire alors de ce Révérend, auquel il fut donné de vivre la plus étonnante aventure qu'un être humain ait jamais vécue !



Les milieux scientifiques des Etats-Unis sont, actuellement, occupés à discuter fébrilement les révélations faites par le Docteur ARNOLD GESELL, concernant l'histoire de deux enfants-loups — deux fillettes — qu'un Révérend captura dans la jungle indienne. L'article du Docteur GESELL fut publié avec l'autorisation du Professeur Robert M. Zingg, de l'Université de Denver, auquel le Révérend a accordé le droit de faire une étude scientifique sur le Journal qu'il a tenu, depuis le jour où il a capturé « Amala » et « Kamala », qui sont déjà entrées dans la légende. Ci-dessous, nos lecteurs suivront avec intérêt un extrait de cet article — document humain unique dans les annales du monde.

Un article, même scientifique, n'est pas le cadre approprié pour conter en détail une telle aventure. Tout ce qu'on pourrait en dire ne représente que quelques faits glanés parmi les plus frappants.

Les premiers jours de l'arrivée de Kamala à l'orphelinat furent consacrés, uniquement, à enregistrer leurs réactions. Intentionnellement, on s'occupa moins d'Amala, le cas de cet enfant paraissant devoir être plus facile à résoudre. Kamala donc, bien qu'elle ne fût plus dans la jungle, n'en continua pas moins à essayer de vivre tout comme si elle y était encore. Elle montrait à tout bout de champ ses dents, faisait des bonds impressionnants, refusait de se laisser approcher par qui que ce fût et n'acceptait de manger la nourriture qu'on lui préparait que lorsque tout le monde s'était éloigné. Ses bras, ses pieds, semblaient incapables de pouvoir se mouvoir comme ceux d'un être humain normalement constitué. La femme du Révérend, qui était une masseuse habile, décida de traiter par le massage tous les membres de Kamala. Voici ce que nota un ami du Révérend Singh, le Bishop H. Panckenham-Walsh, dans son carnet : « Aujourd'hui, j'ai assisté à une séance de massage. Madame Singh, énergiquement, frottait les bras, les mains, les pieds, etc., de Kamala qui, par son long séjour dans la jungle, avait pris toutes les manières de sa mère adoptive. Ces massages, par leur répétition quotidienne, devaient avoir un effet très efficace sur l'assouplissement des muscles. »

Kamala mangeait comme toutes les bêtes, c'est-à-dire qu'elle approchait la bouche vers la nourriture et non la nourriture vers la bouche. Tant que le soleil ne s'était pas couché, elle dormait, ne se réveillant complètement qu'une fois la nuit venue. Sa position était invariablement à quatre pattes. Tout comme dans la jungle, elle hurlait à maintes reprises dans le courant de la nuit, semblant appeler les loups. Il fallut dix-huit mois pour que, pour la première fois, Kamala se tînt debout SUR LES GENOUX. Cela représentait déjà un progrès énorme ! Mais, malgré ces dix-huit mois passés en compagnie des enfants, elle refusait, aussi énergiquement que le premier jour, de se laisser approcher par quiconque, à part sa compagne de la jungle, la petite Amala. En août 1922, un autre progrès énorme fut enregistré. Kamala, debout sur ses genoux, devant une table, commença à prendre la nourriture avec ses mains, avant de la mettre en bouche. Mais ses habitudes de la jungle persistaient. Ainsi, lorsqu'il lui était possible de s'emparer d'un poulet vivant, elle le déchiquetait avec ses dents, et elle l'avalait presque d'un trait. Kamala refusait toute espèce de vêtement. Elle se promenait nue et même, la nuit, n'acceptait aucune couverture, bien qu'il fit, en hiver notamment, terriblement froid.

Tandis qu'Amala semblait s'assimiler beaucoup plus rapidement (il est vrai que lorsque le Révérend la captura, elle n'avait même pas deux ans), Kamala se montrait rebelle, parfois avec méchanceté. Mais, fait extraordinaire, elle paraissait sensible à tout ce que faisait Amala et, très souvent, elle l'imitait. Malheureusement, cette petite Amala qu'elle aimait tant tomba malade et mourut au bout de quelque temps. Kamala, folle de chagrin, s'installa sur la tombe de la morte. Six jours durant, elle refusa de manger et de boire. On dut la nourrir par force. Fait incroyable : le jour de la mort d'Amala, le Révérend vit distinctement des larmes couler des yeux de Kamala... Dix jours après le décès de la petite, Kamala fut trouvée, un matin, flairant tous les endroits par lesquels Amala avait l'habitude de passer. Ici, il faudrait dire que Kamala avait le sens de l'odorat aussi parfaitement développé que celui d'un chien policier.

Un matin, Mme Singh trouva Kamala en train de jouer amicalement avec une chèvre. Et même, elle semblait lui parler avec affection — évidemment dans son propre langage, c'est-à-dire des onomatopées inintelligibles. Cette « conversation » avec la chèvre n'a l'air d'avoir rien d'extraordinaire. Pourtant, c'était la première fois que Kamala faisait montre de sentiments d'aménité envers quelqu'un !

Vers la fin de l'année 1921, Kamala parut se civiliser de plus en plus. Elle jouait avec les enfants, essayait de se rendre utile à Mme Singh (qu'elle aimait beaucoup), en allant, par exemple, un jour, lui chercher spontanément des œufs dans la basse-cour.

Arrivé à ce degré de réadaptation, le Révérend décida d'apprendre à parler à Kamala. Au début de 1922, Kamala prononça son premier mot « MA », lorsqu'elle voulait s'adresser à Mme Singh. Son deuxième mot fut « BHOO BHOO », qui signifiait qu'elle avait faim ou soif. Il fallut deux ans pour que les deux mots devinssent six. Mais, à partir de février 1924, les progrès furent beaucoup plus rapides. Elle essaya même de combiner deux mots, et, quelques mois après, elle forma, quoique très maladroitement encore, des petites phrases. Mais, aussi étrange que cela semble, elle gardait encore de nombreuses habitudes de la jungle ; par exemple, celle de sortir la nuit et de courir pendant des heures entières. Néanmoins, par ailleurs, elle montrait des signes visibles de sensibilité humaine. Par exemple : un jour Mme Singh sortit, laissant Kamala seule. Lorsqu'elle fut de retour, cette dernière ne lui cacha pas sa joie, gambadant joyeusement autour d'elle, tel un jeune chien content de retrouver son maître.

En 1925, les progrès devenaient de plus en plus sensibles. Kamala avait, en effet, appris à se tenir debout, sur SES PIEDS ; elle commençait à prendre goût à une nourriture saine ; elle ne crachait plus de dégoût et d'horreur lorsqu'elle rencontrait quelques grains de sel. Elle refusait de quitter fut-ce sa chambre, si on ne lui mettait pas sa robe, et le soir elle enfilait avec beaucoup de volupté le pyjama en soie que lui avait offert une amie de Mme Singh. Détail amusant : quoiqu'il ne lui fût pas aisé de nouer la ceinture du pyjama, elle refusait de se laisser aider par les enfants, riant et déclarant qu'elle arriverait à se débrouiller toute seule.

Les changements furent tellement radicaux, qu'au début de l'année 1926, le Révérend note dans son Journal : « Kamala devient de plus en plus un être humain ». Ses manières sont devenues beaucoup plus douces, ses gestes ne manquent pas même d'une certaine coquetterie ; quant à son vocabulaire, il atteint, en 1927, une cinquantaine de mots. Elle commence à craindre l'obscurité, ne se complaisait plus que lorsque le soleil brille haut dans le ciel. A la fin de l'année 1927, elle devint si complètement humaine qu'on pouvait lui confier la garde des enfants ; ces mêmes enfants que, quelques années auparavant, elle ne voulait même pas approcher...

Les années 1928 et 1929, le Journal du Révérend est tenu moins régulièrement, car Kamala fait tellement de progrès que les améliorations qui, au début, paraissaient extraordinaires au Révérend et à sa femme, leur semblent, désormais, de plus en plus normales.

En novembre 1929, Kamala tombe malade. On appelle à son chevet les meilleurs médecins. Hélas ! le mal est sans remède. Néanmoins, malgré ses souffrances, Kamala fait montre de beaucoup de patience. Elle s'entretient affectueusement avec ses médecins, dont elle parvient même à distinguer les noms. Le Révérend et sa femme mettent tout en œuvre pour sauver Kamala, mais le sort en a décidé autrement. Doucement, Kamala rend le dernier soupir. Son dernier mot est « MA ». Tout comme un enfant qui appelle sa mère...

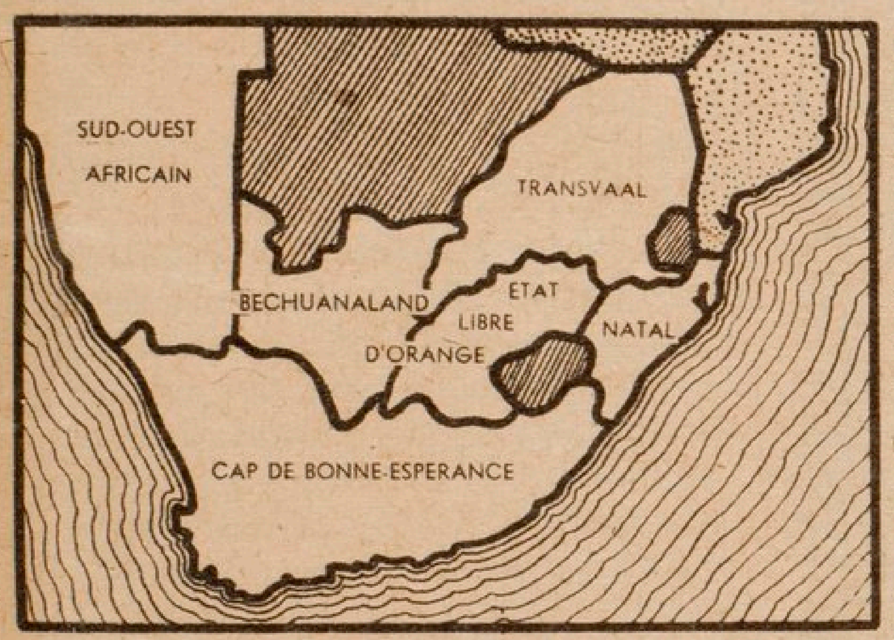
Le Révérend note dans son Journal : « Kamala, l'enfant-loup, a rendu l'âme à Dieu, le 14 novembre 1929, à quatre heures du matin. »

* * *

La mort de Kamala, le décès d'Amala ont mis fin à une aventure qu'un cerveau normalement constitué refuserait de croire, si les témoins n'étaient pas des personnalités aussi éminentes que le Révérend Singh et le Professeur Robert M. Zingg, sans compter toutes les autres personnalités du monde médical et scientifique qui rendirent visite à l'orphelinat de Midnapore, afin de voir de leurs propres yeux évoluer cette Kamala, qui est déjà entrée dans la légende.

LE JOUR DU SEIGNEUR. — Sur les transports militaires qui les mènent vers l'Est africain, les valeureux soldats de l'Afrique du Sud n'oublient pas le jour du Seigneur. Le dimanche matin, la messe est célébrée par l'aumônier militaire. Les fidèles, comme on le voit, chantent les cantiques avec ferveur. La force des rayons solaires a obligé les soldats à garder leurs casques.

L'AFRIQUE DU SUD CONTRE L'« IMPERO »



Les communiqués de guerre parlent souvent des exploits des escadrilles aériennes et des troupes sud-africaines. Mais cette Afrique du Sud est encore assez mal connue par la majorité des gens : « Qu'est-ce au fond que ce pays ? » entend-on quelquefois demander. Voici, rapidement esquissés, quelques détails d'ordre géographique et politique :

L' « Union Sud-Africaine » est constituée par les anciennes colonies ou territoires du cap de Bonne-Espérance, du Natal, du Transvaal, de l'Etat libre d'Orange, du Bechuanaland britannique et des anciennes colonies allemandes sud-ouest africaines. Quant au Swaziland, au Bastuoland et au Protectorat du Bechuanaland, ils ne sont pas compris dans l'« Union ».

L'Afrique du Sud, qui est devenue un Dominion, jouit de tous les privilèges qu'accorde le « Dominion Status » aux autres Dominions de l'Empire britannique.

Quand la guerre éclata, le général Hertzog mena une campagne contre l'entrée en guerre aux côtés de la Grande-Bretagne, suggérant la neutralité. Mais le Parlement, sur l'avis contraire exprimé énergiquement par le général Smuts, rejeta la motion de Hertzog, et l' « Union » déclara la guerre à l'Allemagne le 6 septembre 1939. Et, aussitôt, le pays se mit à l'œuvre. Douze grandes fabriques de munitions travaillent sans arrêt. Quant aux autres industries, elles ont répondu avec un tel ensemble à l'appel des autorités que le gouvernement n'a pas eu à appliquer les pouvoirs spéciaux qui lui furent conférés pour la durée de la guerre.

Récemment, l'Afrique du Sud a envoyé au Kenya des troupes parfaitement entrainées et équipées, ainsi que des escadrilles qui, ainsi que nous l'avons dit, ont déjà fait parler d'elles, à maintes reprises.

Ces troupes, dont tout le monde admire la parfaite discipline, sont constituées, pour la plupart, de volontaires qui, dès l'entrée en guerre de leur pays, s'inscrivirent avec enthousiasme dans les bureaux de recrutement ouverts à cet effet.

Profitant du séjour de M. Eden et du général Dill au Caire, le général Smuts, Premier Ministre de l'« Union », est arrivé par la voie des airs, il y a quelque temps, pour conférer avec eux et, les entretiens terminés, le général est reparti, également par la voie aérienne.



LE NOBLE ART. — A bord, le sport ne perd pas ses droits. Pour se maintenir en forme, les soldats pratiquent notamment la boxe. Installés autour du ring improvisé, les spectateurs suivent avec passion les « swings » que se décochent les champions. Et quand leur favori « sonne » son adversaire, les « supporters » manifestent bruyamment leur joie.



ET HOP ! — Le tir à la corde est très en faveur à bord. Constituées par les plus musclés des soldats, les équipes qui sont aux prises font des efforts prodigieux pour mériter les « hurrahs » de leurs « supporters » respectifs qui suivent avec émotion les diverses phases de la lutte.



L'HEURE DU REPOS. — Après les rudes et fatigants combats, adversaires et « supporters », réconciliés, se délassent autour d'un « drink » rafraîchissant, en taquinant la dame de pique. C'est une des plus belles heures de la journée des soldats, qui a commencé très tôt, à l'aube.

Souvenirs...

QUAND LE "GRAND DICTATEUR" ETAIT EN EGYPTE

C'était au temps heureux où l'Europe n'était pas en guerre. Charlie Chaplin avait séjourné plusieurs mois sur la côte d'Azur où, comme un lézard, il passait ses journées étendu sur le sable doré et ses nuits dans les cabarets. Il rentrait aux Etats-Unis par voie d'Extrême-Orient en compagnie de son frère, Sid Chaplin, et de son secrétaire-valet de chambre japonais, Takaruki Kano.

Le paquebot hollandais à bord duquel il voyageait entra en rade de Port-Saïd vers 5 heures du matin. Un ou deux journalistes, en rapport avec la police du port, parvinrent à gagner le navire alors qu'il était encore enveloppé d'ombre et de brume. Patiemment, ils se postèrent devant la cabine du grand mime, voulant le surprendre au saut du lit.

DU JIU-JITSU

A 6 heures, on vit arriver Kano qui — soit dit en passant — est devenu le plus grand metteur en scène de l'Empire du Soleil Levant. Le visage jaune du fidèle secrétaire devint plus livide encore — si cela était possible — en apercevant les « pressmen », comme il les appela, devant la porte de son patron. Il murmura quelques mots en japonais — une insulte ou une prière ? — et saisissant le premier des reporters, d'une habile prise, l'étendit sur le pont. Le second préféra ne pas affronter le champion de jiu-jitsu et chercha le salut dans la fuite.

UNE REVANCHE

Ceci se passa tellement vite, la surprise des journalistes fut tellement grande, qu'il leur fallut du temps pour se ressaisir. Ils se consolèrent en allant réveiller Sid Chaplin qui les reçut très poliment et leur offrit des pommes : un fruit dont on est très friand dans la famille Chaplin puisqu'on le croque en ouvrant les yeux...

Mais il fallait aux reporters une revanche.

L'un d'eux courageusement remonta sur le pont supérieur et apercevant Kano qui, tel un bon chien de garde était posté devant la cabine de l'artiste, il lui dit en prenant son air le plus innocent : « Mister Sid vous réclame. » Le Japonais fut pris au piège, ce qui permit au reporter d'ouvrir la porte et d'admirer Charlie, en tenue ultra-légère, en train de se raser...

UN « GAG »

Chaplin rit de bon cœur en écoutant la farce faite à son valet de chambre. « Vous, journalistes, ne manquez pas d'idées, dit-il. Ce brave Kano va être furieux, mais votre « gag » est amusant. J'en ferait peut-être usage dans un de mes prochains films. »

Malheureusement, Charlie a dû oublier ce détail, car les deux reporters n'ont retrouvé l'idée dont ils étaient si fiers ni dans les « Temps Modernes », ni dans le « Grand Dictateur ».

Doucement, avec onction, Charlie termina sa toilette, se poudra, se parfuma, revêtit un complet gris clair et un panama et déclara qu'il était « ready » à gagner Le Caire par la route.

Il faut croire qu'il avait pris en sympathie l'auteur du fameux « gag », car il insista pour qu'il fit le voyage dans sa propre voiture, assis aux côtés du fidèle, mais mécontent Kano.

En cours de route, Chaplin voulut se faire tout expliquer; il tenait à tout savoir, il posait continuellement des questions. Un chameau dans la plaine désertique lui donnait une idée qu'il notait, comme un écolier, dans un calepin.

Au cours d'un arrêt à Ismaïlia, il déclara qu'il ferait un jour un film sur le canal de Suez. Tyrone Power et Anabella l'ont devancé, mais...

Au Caire, Chaplin ne passa que quelques heures. Il se fit conduire directement aux Pyramides. « Ces tas de pierres » ne l'impressionnèrent pas. Il déclara qu'il ne comprenait pas comment les Américains qui ont des « buildings » aussi hauts et aussi beaux que l'Empire State ou le Woolworth pouvaient faire un long voyage seulement pour admirer des triangles de pierres rongées par le temps.

Et comme on lui rétorquait qu'il fallait prendre en considération les moyens primitifs dont disposaient les Pharaons, il dit que, pour lui, seuls les résultats comptent.

Ces quelques mots englobent toute la philosophie de Chaplin : l'effort, le travail, les dépenses folles et même le gaspillage ne comptent pas, il s'agit d'atteindre la perfection.

Il s'en fut ensuite au musée et au Khan Khalil où il acheta un tarbouche brodé d'argent. Et c'est dans cet accoutrement, suivi toujours d'un Kano fort mécontent, qu'il se présenta au cabaret Badia.

Les « girls » bronzées, aux hanches parlantes, comme il dit, attirèrent particulièrement son attention. Il affirma que la danse du ventre est beaucoup plus harmonieuse que les trémoussements modernes inventés par l'Amérique.

Malheureusement, Chaplin ne goûta pas l'eau du Nil, car souffrant du foie, il ne but que de l'Evian.

Pourtant, il promit de revenir, parce que, dit-il, la vie primitive des quartiers pauvres l'attirait. « C'est comme au temps du Christ, tout y est tellement naturel. »

UNE MERVEILLE

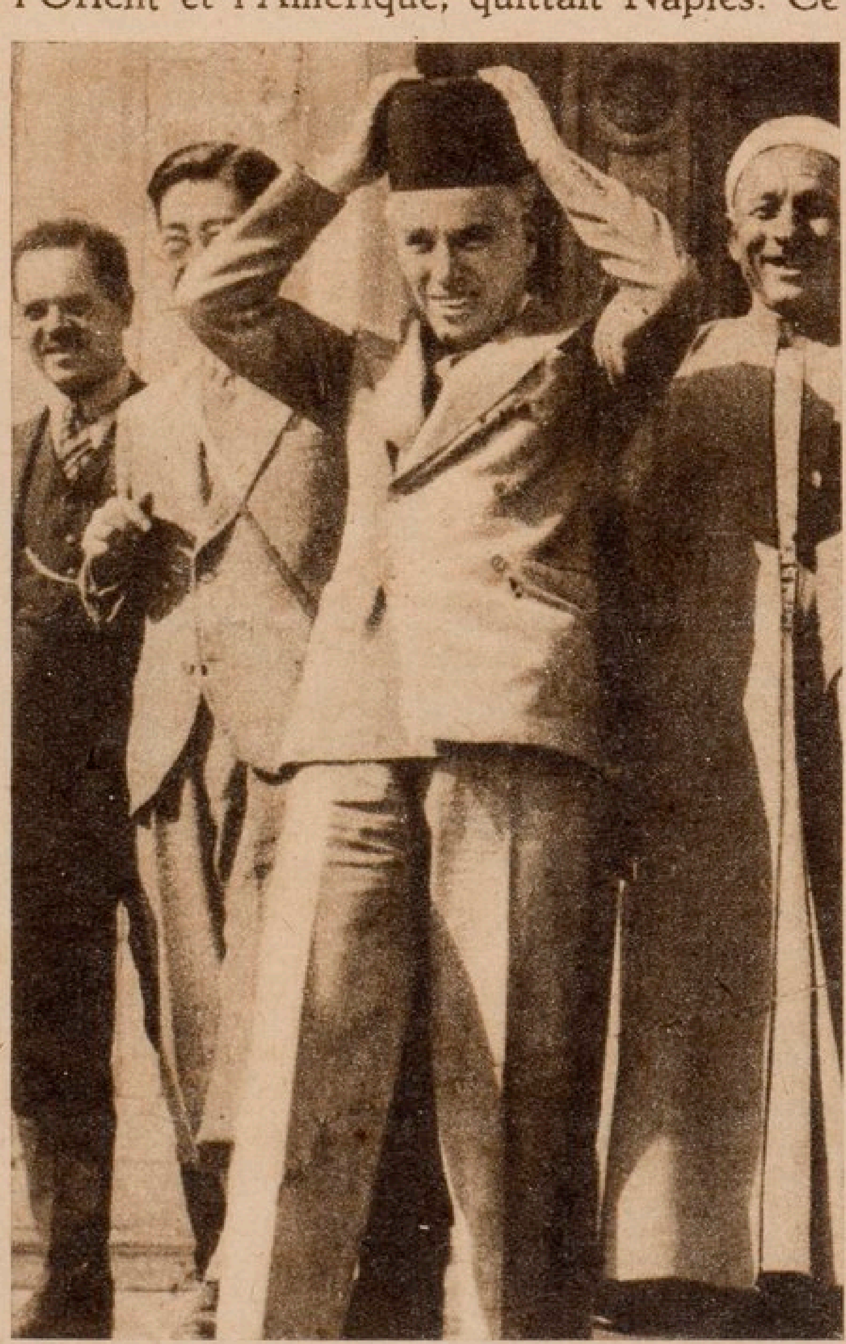
Charlie s'attarda à la mosquée Mohamed Aly. Si les Pyramides ne l'impressionnèrent guère, l'art arabe, d'une finesse exquise, et dont il avait déjà eu un avant-goût en Andalousie, le charma. Il parla... prononça des phrases lyriques sur les minarets qu'il compara à de saintes bougies lançant leur flamme vers le ciel bleu !

Le grand mime est un artiste. Et s'il nous fait rire, lui ne rit que rarement. Même lorsqu'un « gala-gala » lui tira un poussin du nez, on ne le vit pas sourire. Il se contenta de dire : « c'est très curieux, ces êtres primitifs si habiles... »

On essaya de le faire discuter du cinéma, mais il s'y refusa catégoriquement en déclarant qu'il était en vacances et que pour lui le septième art représente du travail.

Il fut également muet sur le chapitre des femmes.

Mais on apprit par quelques indiscrétions de son entourage, qu'une Viennoise, blonde comme les blés, qu'il avait connue en Europe, s'était jetée en mer au moment où le paquebot qui emportait Charlie vers l'Orient et l'Amérique, quittait Naples. Ce ne fut qu'à grand-peine qu'on parvint à la sauver.



Charlie Chaplin au cours de sa visite au musée égyptien arbore gaiement le tarbouche. A ses côtés, son secrétaire-valet de chambre japonais, M. T. Kano.



Les Pyramides n'impressionnèrent nullement le futur « dictateur ». Mais il fut enchanté de la promenade à dos de chameau qu'il fit aux environs du Mena.

Chaplin ne passa qu'une journée au Caire, entre deux escales de son paquebot qu'il rattrapa à Suez. Mais ce fut une journée bien remplie.

Sans doute, le grand mime songeait-il déjà aux « Temps modernes » qu'il allait tourner, car, par esprit de contraste, il ne voulut s'occuper durant les quelques heures de son séjour ici que de choses antiques.

Hitler n'était alors qu'un vague politicien et rien alors ne faisait songer qu'un jour nous verrions « le grand dictateur ».

CINEMA & REALITE



Le film : Benzino Napoloni.



La réalité : Benito Mussolini.



Le film : le « grand dictateur » et l'enfant.



La réalité : le vrai dictateur et l'enfant.

A TRAVERS LE FILM DE CHARLES CHAPLIN

L'histoire de « Le grand dictateur » tient en quelques lignes. Au cours des derniers jours de la guerre de 1914-1918, un artilleur allemand, de son état barbier dans le ghetto de la capitale de Tomanie, sauve la vie à un officier supérieur à qui il permet d'échapper en avion à l'ennemi qui le poursuit. En ce faisant, il fait une chute grave, se fracture le crâne, est transporté dans un hôpital où il demeure pendant des années, frappé d'amnésie et n'ayant aucune notion de ce qui se passe autour de lui.

Un beau jour, le petit barbier juif quitte l'hôpital et se rend dans son ghetto natal où il ouvre sa boutique et se prépare à y reprendre son travail, tout comme s'il l'avait quittée de la veille. Or, durant son absence, de graves événements se sont produits. La face de la Tomanie a complètement changé et, au lieu du régime d'antan, c'est maintenant un dictateur, Hynkel, et sa clique d'arrivistes qui assument le pouvoir. La politique d'Hynkel se distingue par une guerre à mort aux Juifs.

L'atmosphère du film change soudain. Nous quittons le ghetto aux maisons sordides et à la population à la fois paisible et apeurée pour assister à un grand discours d'Hynkel, qui est une attaque à fond contre les Juifs. Le discours terminé, nous sommes introduits dans le palais d'Hynkel, où le grand dictateur travaille, médite, entre en transes, mène une vie trépidante qui est l'image même du déséquilibre.

Parce que le petit barbier juif jouit de la protection de l'officier supérieur dont il a sauvé la vie, sa boutique et les maisons avoisinantes sont respectées par les sections d'assaut. Le grand dictateur négocie, d'ailleurs, un emprunt intérieur avec un banquier juif et, tout le temps que durent les tractations, le ghetto n'est l'objet d'aucune violence. Mais les pourparlers échouent. Le banquier refuse de donner son argent. Les coups de main et les persécutions contre les



La réalité : Adolf Hitler.

Le film : Adenoïd Hynkel.

J'AI VU "LE GRAND DICTATEUR"

Juifs reprennent de plus belle. L'officier supérieur qui protège le petit barbier juif est arrêté à cause de ses sympathies sémites. Il réussit à s'enfuir et va chercher refuge dans le ghetto. Il est finalement découvert et conduit en prison en compagnie du petit barbier juif qui a tenté de l'aider dans sa fuite.

Hynkel et sa clique projettent d'envahir un pays voisin. Mais ils craignent les réactions de Benzino Napoloni, dictateur de Bactérie, dont les troupes sont prêtes à protéger le pays visé. Napoloni est invité dans la capitale de la Tomanie où Hynkel, désespérant d'obtenir son adhésion à l'invasion, signe un traité par lequel tant lui que Napoloni s'engagent à retirer leurs troupes des frontières du pays menacé. Pour Hynkel, le traité en question est, comme toujours, un chiffon de papier qu'il ne respectera pas. Il ne retire pas ses troupes, prend au contraire les dernières mesures en vue de l'invasion et, pour donner le change, s'en va pêcher dans un village de la frontière. C'est dans ce même village que le petit barbier juif est interné en compagnie de son ami. L'un et l'autre s'enfuient, déguisés en officiers. Le petit barbier Juif est pris pour Hynkel, tandis que ce dernier, pris pour lui, est arrêté et conduit en prison. A la tête des troupes de Tomanie, le petit barbier juif fait une entrée triomphale dans le pays convoité par Hynkel. Arrivé dans la capitale, il est sollicité de prononcer un discours. Après avoir lutté quelques secondes avec lui-même, il prononce une vibrante apologie des régimes démocratiques, tandis que la foule applaudit et que, sur le monde, se lève une aube d'espoir...

Au point de vue de ses structures, ce film est beaucoup plus une succession des scènes détachées qu'un thème qui se déroule d'un bout à l'autre sans interruption. La production, dans l'ensemble, peut se diviser en plusieurs tableaux, distincts les uns des autres. Il y a la guerre de 1914-1918, il y a le ghetto, il y a le palais d'Hynkel, il y a la réception de Benzino Napoloni, il y a l'invasion. Cette décomposition, qui est l'une des choses qui frappent le plus dans la bande, n'est cependant pas une faiblesse. Elle a été voulue par Charles Chaplin, car elle est, au point de vue humain, de nature à donner lieu à certaines oppositions qui portent profondément sur le public. A une scène de ghetto, où tout est calme, tranquille, où les gens ne demandent qu'une chose : vivre en paix, Charles Chaplin fait succéder sans préparation une scène tournée dans le palais d'Hynkel, où l'on voit le grand dictateur et son entourage mener une vie déséquilibrée et contre nature devant laquelle on est, par moments, sur le point de crier de révolte. Ce rapprochement sans transition permet, plus que toute autre chose, de réaliser combien il est injuste et inhumain que ce soit de telles gens que le sort de millions de personnes dépende. La ressemblance entre le grand dictateur et le petit barbier juif procède du même ordre d'idées. Elle a été, certes, voulue afin de rendre possible la méprise qui, vers la fin du film, permet au petit barbier juif de prononcer la condamnation des dictatures, mais elle a été conçue surtout pour faire toucher du doigt au public le fait que les régimes d'autorité sont, avant tout, la conséquence du hasard. Quand on regarde le petit barbier juif raser ses clients en musique, on ne peut s'empêcher de penser qu'Hynkel aurait tout aussi bien pu être à sa place, qu'il aurait, d'ailleurs, suffi d'une circonstance contraire pour qu'il eût été barbier ou peintre ou autre chose...

Parmi les « gags » dont le film abonde, citons la scène de la grosse Bertha, celle de la fuite en avion, celle où le petit barbier juif rase un client en musique sur un passage de la Rhapsodie hongroise de Listz, celle du pudding dans les morceaux duquel sont cachées des pièces d'argent. Toutes les scènes dans lesquelles figure Benzino Napoloni sont tissées de trouvailles du plus haut comique. Le personnage du maréchal Hering, ses innombrables médailles, ses continuelles découvertes destinées à révolutionner l'industrie, donnent également lieu à gags que l'on n'oublie pas. Les deux meilleurs passages de l'œuvre sont, cependant, le discours d'Hynkel contre les Juifs pour lequel Charles Chaplin a imaginé un curieux mélange de mots allemands et d'onomatopées n'appartenant à aucune langue, et la danse avec le globe terrestre.

Aux côtés de Charles Chaplin, Jack Oakie campe un dictateur de Bactérie arrogant, poseur et exhubérant, qui est la meilleure caricature que l'on pouvait imaginer du véritable personnage. Le maréchal Hering, le ministre de la propagande de Tomanie, l'officier supérieur sauvé par le petit barbier juif sont admirablement interprétés. Côté ghetto, certains personnages sont criants de vérité. Paulette Goddard, dans le rôle d'Hannah, la compagne du petit barbier Juif, joue d'une façon qu'on n'oublie pas. On emporte, cependant, du film l'impression que Charles Chaplin a concentré tout son effort au personnage d'Hynkel dont, en quelques touches savantes, il a réussi à souligner le caractère à la fois effrayant et burlesque et, en tout cas, profondément contre-nature.

On peut ne pas être d'accord sur certaines scènes de la fin du film. D'aucuns, parmi les spectateurs, auraient préféré, par exemple, que la farce continuât après l'apologie des démocraties par le petit barbier Juif et que le discours de ce dernier fût pris par la foule et l'entourage du grand dictateur pour un de ces retournements d'attitude auxquels les régimes d'autorité nous ont habitués. Mais on ne peut pas ne pas s'incliner devant la sobre et irradiante beauté de la scène terminale au cours de laquelle, devant une nature épanouie, la jeune Hannah se sent revivre tandis que chantent à ses oreilles les paroles prophétiques du petit barbier Juif et la musique de Wagner.

Espoir, tel est le titre que Charles Chaplin a donné à ce dernier tableau. Et c'est bien avec un sentiment d'optimisme que l'on quitte la salle, le spectacle fini. Tôt ou tard, la nature reprendra ses droits et le monde pourra vivre à nouveau d'une vie saine, logique, paisible à la seule évocation de laquelle les champs se mettent à fleurir.



Le maréchal de Saxe

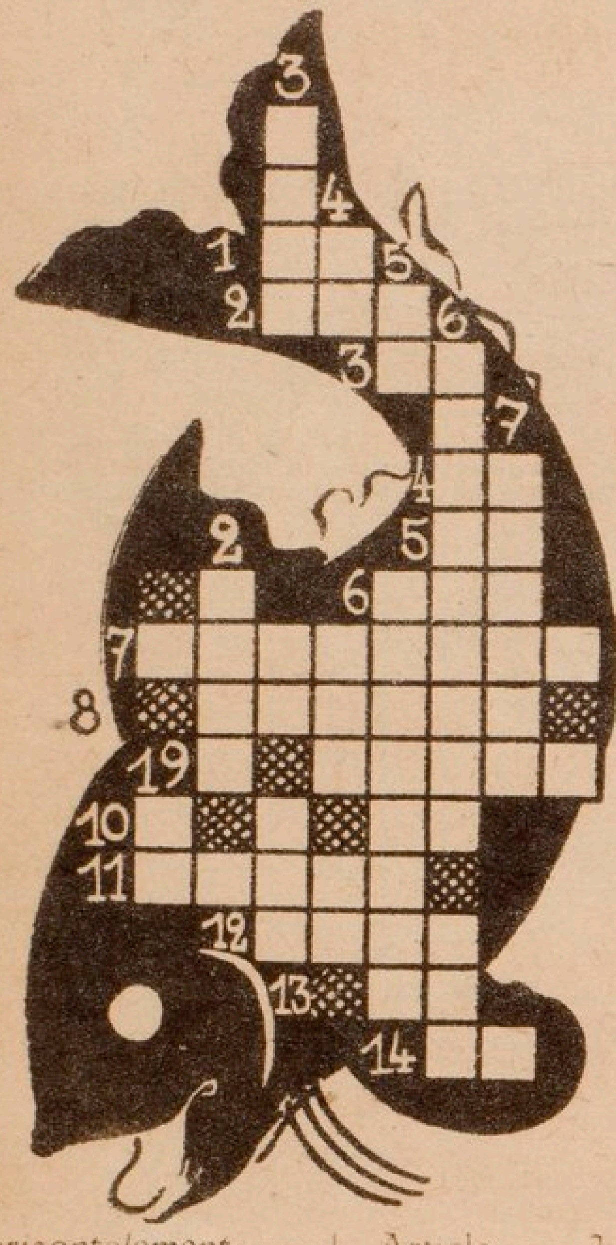
Voici une curieuse épitaphe composée pour le maréchal de Saxe par l'un de ses admirateurs :

Son courage l'a fait admirer de chac	1
Il eut des ennemis, mais il triompha	2
Les rois qu'il défendit sont au nombre de	3
Pour Louis, son grand cœur se serait mis en	4
Des victoires il en gagna plus de	5
Il fut beau comme Hercule et fort comme Tir	6
Pleurez braves soldats, ce grand homme Hic ja	7
Il mourut en novembre et de ce mois le	8
Strasbourg contient son corps en un tombeau tout	9
Pour tant de Te Deum, pas un De Profun	10
	55

(Il est à remarquer que le total 55 est égal au nombre de ses années, lors de sa mort).

MOTS-CROISES

LE POISSON



Horizontalement. — 1. Article. — 2. Période de l'année où les plages sont le plus fréquentées. — 3. Eclos. — 4. Adjectif. — 5. Seul. —6. Arme employée par un célèbre Suisse pour démontrer son adresse. — 7. Grande spécialité d'Orléans. — 8. Qui a pris ce qu'il fallait pour provoquer une évacuation au féminin). — 9. Poisson de mer qui se rend en eau douce quand il augmente sa famille. — 10. Pronom. — 11. Couteau de poche. — 12. Bonbon très parfumé. — 13. Refus catégorique d'un Britannique. — 14. Note qui donne le ton.

Verticalement. — 1. Le « oui » d'un habitant du Midi dans l'ancien temps. — 2. Elle est souvent préférée à la cigarette. — 3. Poisson qui manque d'épaisseur, mais non point de finesse. — Il est de rigueur dans certains camps d'hygiénistes modernes — Recueil de bons mots. 4. Conjonction. — Perroquet aux vives couleurs. — Préfixe. — 5. Pronom. — Espèce de morue qu'on pêche dans les mers du Nord. — 6. Ses œufs conservés ou frais sont très appréciés d'un peuple mi-asiatique et mi-européen. — Note de musique. — 7. On les laisse tomber au fond de l'eau quand on veut s'arrêter.

(Réponse dans le numéro suivant)

RIONS UN PEU

— Il est superbe, ton pardessus. Veux-tu me donner l'adresse de ton tailleur ?

— Volontiers, si tu me jures de ne pas lui donner la mienne.

* * *

— Ce que je cherche, c'est une femme intelligente, jeune, jolie, distinguée...

— Oui, je comprends : quelqu'un qui vous complète !...

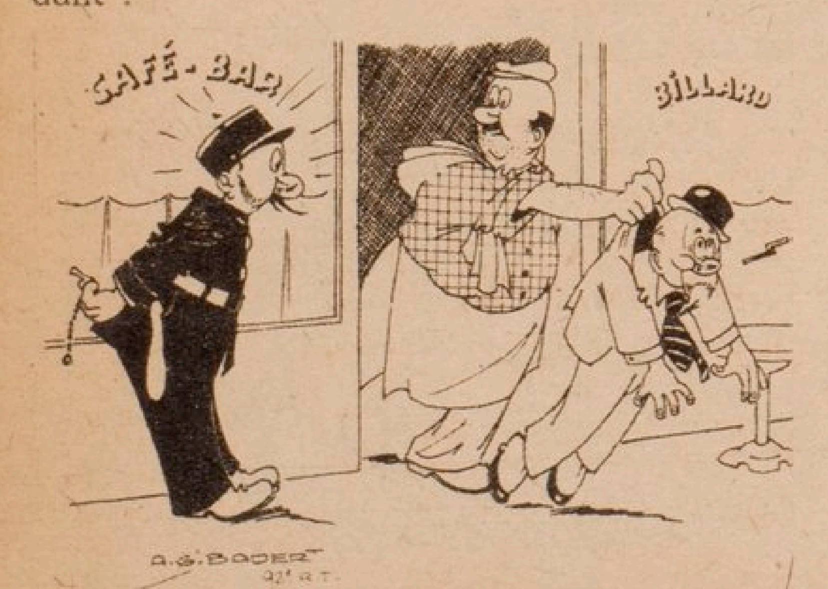
* * *

Madame. — Où avez-vous servi en dernier lieu

La nouvelle bonne. — Chez un aveugle.

Madame. — Pourquoi l'avez-vous quitté ?

La nouvelle bonne. — Il était trop regardant !

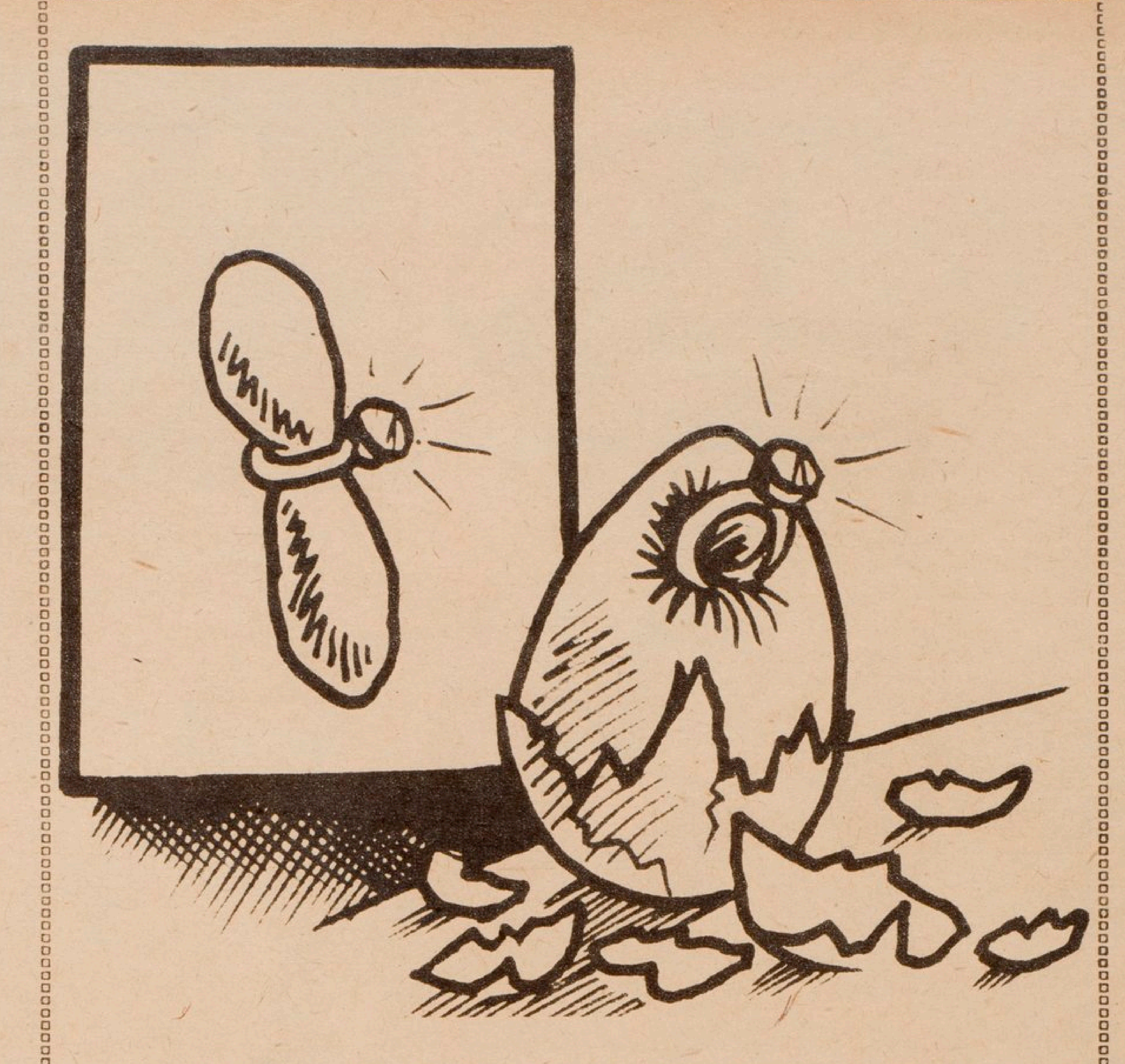


JOURS SANS ALCOOL

— Simplement un vieux client auquel je donne l'illusion d'avoir trop bu...

SAVIEZ-VOUS QUE...

- *Christophe Colomb découvrit l'Amérique en compagnie d'un groupe de bandits et de criminels relâchés de prison dans le but d'aider l'explorateur à découvrir de nouvelles terres. On leur avait promis la liberté dans le cas où l'expédition réussirait.*
- *Un certain Jacques Colombière, de Nancy, et né avec deux mains gauches ?*
- *La plus vieille construction faite en bois est le « Temple de Horyuji » élevé au Japon il y a 1333 années ? Il est encore en parfait état.*
- *Un certain Léonard Cavilli, de Bologne, en Italie pleure lorsqu'il est heureux et rit lorsqu'il est triste.*
- *Les indigènes du Soudan français creusent l'intérieur des arbres « Treboddi » pour en faire des réservoirs d'eau dont certains contiennent de quatre à cinq mille litres ?*
- *Dans l'île de Ceylan pendant la cérémonie du mariage, le prêtre attache ensemble les pouces des deux époux au moyen d'une cordelette ?*



UN CADEAU-SURPRISE OU LA BAGUE DANS L'ŒUF

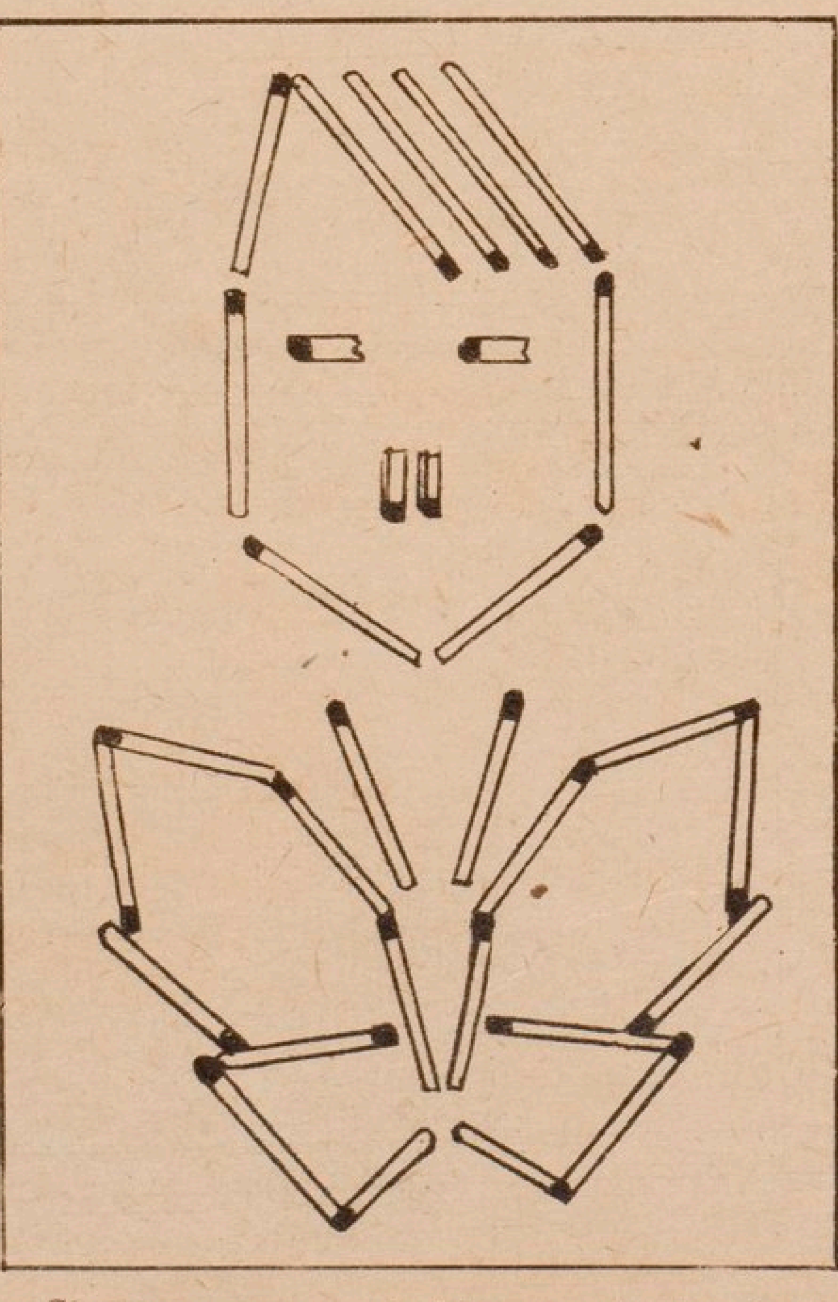
Voici un cadeau-surprise que vous pourrez faire à une personne chère. Seulement son caractère spécial demande une longue préparation. Aussi devez-vous vous y prendre longtemps à l'avance.

Vous choisissez un bel œuf ; puis vous le mettez à tremper dans du vinaigre de vin le plus possible. Au bout de quelques jours de ce traitement, votre œuf sera devenu mou comme une balle crevée : la coquille aura perdu sa rigidité. Profitant de cette inconsistance, vous faites passer autour de votre œuf une bague donnant à celui-ci la forme d'un 8. Puis laissant la bague sur l'œuf, vous les placez tous deux sur une étagère. Au bout d'un certain temps, la bague aura entièrement disparu, absorbée par l'œuf, et celui-ci aura retrouvé sa dureté. La coquille sera aussi cassante qu'avant l'opération et il n'y aura aucune trace de la bague se trouvant à l'intérieur. Il ne vous restera plus qu'à offrir votre œuf en recommandant de l'ouvrir et, surtout, de ne pas le manger. Et vous pourrez jouir de la surprise joyeuse de la personne qui l'aura reçu.



Avec des allumettes

Voici un jeu facile et intéressant. Il consiste à prendre autant d'allumettes que l'on veut et à s'en servir pour faire des dessins variés, comme la tête d'Hitler ou un papillon (comme l'on peut voir ci-dessous).



Si vous parvenez à faire un dessin réussi, copiez-le et envoyez-le à « Images » qui se fera un plaisir de le publier dans cette même page.

MONSIEUR FAKIR

LES HUIT PAQUETS

Voici un petit tour de cartes très simple, mais qui ne manquera pas de divertir les spectateurs.

Vous disposez votre jeu de 32 cartes dans l'ordre suivant : sept, huit, neuf, dix, valet, dame, roi, as. Lorsque les cartes sont ainsi arrangées, vous les donnez à couper autant de fois qu'on le désire, puis vous faites huit paquets que vous formez carte par carte. En retournant vos paquet, tout le monde sera surpris de les voir composés d'une valeur de cartes, c'est-à-dire que, par exemple, les quatre rois seront ensemble, ainsi que les quatre dames, quatre valets, etc.

REPONSES DES PROBLEMES PUBLIES DANS NOTRE DERNIER NUMERO

L'HEPTAGONE

Il s'agissait de placer les chiffres de 1 à 14 dans chacun de ces petits ronds de manière à ce que le total de chaque côté de l'heptagone soit 19. Comme on peut voir ci-contre.

L'ANNIVERSAIRE

Un mari peut dire à sa femme : « C'est aujourd'hui la veille de mon anniversaire et demain ça en sera le lendemain », s'il est né un 29 février d'une année bissextile.

AUX AMATEURS DE POESIE

Le premier quatrain est d'Alfred de Musset (La nuit de mai). Les mots en majuscules sont ceux qui ont été changés.

Lorsque le pelican lassé d'un LONG voyage,
Dans les brouillards du soir RETOURNE à ses roseaux
Ses PETITS affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin S'ABATTRE sur les eaux.

Les autres vers sont de Sully-Prudhomme (Le vase brisé) :

Personne encore ne s'en doute,
N'y touchez pas, IL EST BRISE.

Ne dites pas...	*Mais dites...*
Je lui cause.	Je lui parle.
Malgré qu'il soit si beau.	Bien qu'il soit si beau.
Je m'en rappelle.	Je me le rappelle.
Je monte là-haut.	Je monte au 5ème.
Je vous rejoins de suite.	Je vous rejoins tout de suite.
Je pars à Nice.	Je pars pour Nice.
De manière à ce qu'il soit prêt.	De manière qu'il soit prêt.
A fur et à mesure.	Au fur et à mesure.
Elle a l'air méchante.	Elle a l'air méchant.
Elle travaille après ses comptes.	Elle travaille à ses comptes.
C'est beaucoup pire.	C'est bien pire.
C'est nos amis qui arrivent.	Ce sont nos amis qui arrivent.
J'aime de lire.	J'aime lire.
Ma fille fait ses dents.	Ma fille a ses dents qui percent (ou les dents de ma fille percent.)
Je passe par chez vous.	Je passe chez vous.

NOS CONTES

LE PERROQUET CELESTE

...« Maintenant et à l'heure de notre mort, ainsi soit-il. »

Ces paroles, terminant la prière et prononcées gravement, quoique d'un ton nasillard, par un perroquet de belle taille, aux vives couleurs, causèrent l'ébahissement de la bonne sœur qui se trouvait là.

Elle resta bouche bée un long instant, ses yeux arrondis contemplant l'oiseau étincelant.

Le bruit de la porte ouverte et refermée la tira de son immobile stupeur et elle tourna la tête.

« Oh ! sœur Aglaé, fit-elle, cette bête du bon Dieu nous procure chaque jour de nouveaux étonnements... Ne vient-elle pas de me réciter un Ave Maria, oui... en entier ! J'ai l'habitude, vous le savez, d'égrener à voix basse mon chalet. Cela a suffi : Bibi a retenu l'Ave. »

Sœur Aglaé laissa tomber ses bras le long de son corps.

« Il est admirable, surprenant... Bientôt, il saura toutes les prières mieux que Mère supérieure. C'est un perroquet céleste, je vous dis, céleste. »

Perroquet céleste... Ainsi l'appelait-on dans ce couvent canadien où sa présence doit vous sembler pour le moins étrange.

Quelques mois auparavant, un brave homme, qui, toute sa vie, se dévoua aux malheureux et employa sa fortune à les secourir, mourut dans un dénuement presque complet. Avant de rendre l'âme, il supplia la religieuse qui était venue le soigner de bien vouloir adopter l'unique compagnon de sa solitude : son perroquet.

A celui qui avait fait tant de dons au couvent et tant de bienfaits dans la contrée, la bonne sœur, émue, fit cette promesse et c'est de cette façon que l'animal criard échut à la communauté religieuse.

Après avoir éveillé la curiosité, il fit naître la sympathie. On s'occupait gentiment de lui et la Mère dut ramener à une attitude plus recueillie les petites nonnes qui entouraient trop fréquemment la grande cage et s'amusaient des drôleries de son habitant. Peut-être songeait-elle à se défaire du personnage, dans le dessein louable de rendre la paix au couvent... mais elle était indécise, car manquer ainsi à la promesse faite au défunt la plongeait dans un embarras plein de scrupules.

Ces projets se dispersèrent au vent quand, au bout de quelques jours, elle s'aperçut que Bibi était une bête extraordinaire, prodigieusement douée — beaucoup plus que ses pareils — au point de vue de la mémoire et de la facilité de la parole, si prodigieusement qu'il ne pouvait y avoir là que quelque mystère du ciel. La Mère supérieure pensa que c'était une réponse obscure, mais intelligible, que lui faisait le Dieu tout puissant, qui voulait que sa digne servante fût fidèle à son serment, sans être troublée par ses devoirs envers les jeunes âmes confiées à sa garde.

La révélation était de cette nature :

Bibi, je le répète, était un oiseau étonnant. Il retenait et répétait, sans se tromper jamais, toutes les prières qu'il entendait autour de lui... et il en entendait !

Quand, pour la première fois, il débita un acte de contrition, tout d'une traite, la Mère dut, de saisissement, aviser le siège le plus proche et il lui fallut quelques minutes pour se remettre.

Le perroquet la regardait, lui semblait-il, d'un air profond et, d'une voix soudain caverneuse, il commença :

Vierge fidèle, priez pour nous,
Miroir de justice, priez pour [nous,
Demeure du Saint-Esprit, priez [pour nous,
Vase d'élection, priez pour nous, etc...

Tout le couvent était accouru et, autour de Bibi, calme, digne et pathétique, ce n'étaient que visages stupéfaits, murmures admiratifs, regards respectueux.

Le perroquet fut encore plus choyé qu'il ne l'avait été jusqu'à ce jour. Il récitait fidèlement tous les psaumes et versets de la Bible, même quand ils n'étaient prononcés qu'une seule fois devant lui. Il aurait même pu dire la messe !

Sa renommée franchit les portes du cloître et, de tous côtés, on racontait qu'il y avait, chez les sœurs, un oiseau merveilleux, tel qu'on n'en avait jamais vu, aussi versé que M. le Curé dans les prières, un perroquet, en un mot : céleste !

....

Un jour, sœur Aglaé fit des préparatifs de voyage : elle se rendait au Havre, auprès de la Maison Mère, pour lui transmettre des renseignements sur la petite congrégation religieuse.

Quelques jours avant son départ, elle eut une idée fantasque :

« Comme je voudrais emmener Bibi avec moi ! »

La supérieure l'entendit :

« Pourquoi pas ? dit-elle. Mère Philomène, à qui j'écrivais que nous possédions un oiseau vraiment rare, sachant toutes les prières, paraissait incrédule. Quel moyen plus simple que de lui envoyer notre céleste Bibi... En l'écoutant, elle se rendra à l'évidence... et je serais d'ailleurs contente que nos sœurs du Havre connaissent ce perroquet unique. Emmenez-le donc, sœur Aglaé... mais vous nous le ramènerez. »

Et ceci explique la présence de la chatoyante bête sur le paquebot qui faisait route vers la France. Bibi divertit, comme on peut le croire, les passagers et l'équipage. Tout le monde le comblait de friandises, il était la mascotte, l'enfant gâté du bateau.

Au Havre, sœur Aglaé, un peu lasse, entourée de toutes les religieuses, répondait aux questions de la bonne mère Philomène. Puis, elle exhiba le fameux volatile qui faisait tant parler de lui. Il se tenait immobile, d'un air à la fois recueilli et narquois.

— Alors, vraiment, il récite toutes les prières ?

— Oui, ma Mère ! toutes !

— Mais c'est merveilleux !

— Même la Bible ?

— Et même la messe ? Même l'Evangile ?

— Oui, ma Mère, oui, ma sœur !

Quelques sons rauques sortirent de la volière.

« Tenez, vous allez l'entendre. Vous pourrez constater que nous n'exagérions rien. »

Les visages se penchèrent, attentifs, visages de petites nonnes, doux et candides, serrés dans l'étroit bandeau blanc, visages aux reflets de cierges.

Et elles restèrent coites, anxieuses, attendant le miracle.

Et sœur Aglaé souriait, prévoyant l'étonnement, l'admiration, l'enthousiasme : « Va-t-il commencer par un Ave, un cantique ou une litanie ? » pensait-elle.

« Tonnerre de Brest ! S... nom d'un chien ! Nom d'une pipe ! S... nom de D... Et puis m...e ! ».

Il y eut un cri : sœur Aglaé gisait sur le tapis. Les petites sœurs, telles des colombes effarouchées, s'éparpillèrent à travers le couvent en couvrant leurs oreilles de leurs mains.

Etonnant, prodigieux, Bibi l'était, certes, et plus que la sœur Aglaé ne l'avait cru, puisqu'il n'était pas venu à l'idée de celle-ci que huit jours de traversée avaient suffi à l'intelligente et céleste créature pour retenir tous les jurons de l'équipage.

JOSEE SEKALY

DIMANCHE PROCHAIN

IMAGES

Fera paraître un nouveau

NUMERO SPECIAL :

L'Arsenal de la Démocratie

I M A G E S
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires :
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel. Tél. : 27412.
A B O N N E M E N T S
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... **P.T. 65**
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle **P.T. 100**
Autres pays .... **P.T. 130**
Adresse : Poste Centrale — Le Caire



Féminités



Nouveaux Chapeaux pour l'été...

Les chapeaux de l'été 1941 se distinguent de ceux des années précédentes par le fait qu'ils sont beaucoup plus travaillés, plus féminins aussi. Les matériaux les plus variés sont employés pour leur confection; on n'hésite pas à assembler la soie, la paille et les voilettes, ainsi que les plumes et les fleurs. La porte est largement ouverte à toutes les fantaisies, à toutes les innovations. Il ne s'agit plus d'adopter un genre « standard », bien au contraire, les modistes, cette années, se sont données le mot pour créer une multitude de chapeaux, très différents les uns des autres.

La grande vogue est aux turbans. Qu'ils soient roulés en torsades savantes, drapés, plissés, ou finiment piqués, ils sont tous à la mode. On emploie surtout le jersey de soie, pour les confectionner. Les teintes modernes sont le blanc, le rouge, le jaune, le bleu et, naturellement, le noir.

Les grandes capelines connaissent, elles aussi, un grand succès. Tant pour le matin que pour l'après-midi, les élégantes aimeront porter des panamas, des paillassons, ou n'importe quelle autre paille qui leur plaira. On garnit ces capelines de rubans, de gros grain, de plumes, ou d'un drapé de crêpe georgette.

Une innovation est le chapeau à la « coolie », inspiré par les Chinois. Ces chapeaux qui se portent très en arrière sur la tête ont leur bord retourné en dedans et se garnissent aussi bien de fleurs que de voilettes.

Les coiffes de style directoire sont également très portées. On les adoptera de préférence avec une robe drapée, ou très travaillée.

Le petit chapeau de paille, qui se porte sur l'œil, et se garnit de voilettes et de fleurs, continuera à plaire à celles qui aiment avoir un genre vraiment féminin.

Des toques entièrement faites de fleurs, et recouvertes d'une voilette de couleur, jetteront une note gaie dans un ensemble un peu trop sombre, ou trop classique.

Un chapeau blanc ou de teinte claire se garnira d'une voilette à pois multicolores, qui le rehaussera, et lui donnera un genre à part.

Enfin, pour finir, n'oublions pas les chapeaux sans fond, genre bandeau, qui conviendront surtout aux sportives. Ils sont tout indiqués pour celles qui conduisent une auto découverte, jouent au tennis, ou au golf.

ANNE-MARIE

PARLONS VITAMINES...

On parle beaucoup des vitamines depuis un certain temps et tout le monde sait que ce sont des substances qui, introduites dans l'organisme par les aliments, en favorisent l'assimilation.

Il y a plusieurs sortes de vitamines. Quatre ou cinq d'entre elles sont connues, les autres ont moins d'importance.

LA VITAMINE A EST LA VITAMINE DE CROISSANCE. On la trouve surtout dans le beurre, le jaune d'œuf, la crème, le foie, la cervelle. Elle permet de résister aux maladies, surtout à celles qui affectent les oreilles, le sinus, les poumons et la peau.

LA VITAMINE B DONNE DE L'APPETIT ET FACILITE LA DIGESTION. Elle existe surtout dans les fruits, le foie, le jaune d'œuf, le lait. Le manque de vitamine B provoque la dyspepsie, la constipation et les troubles intestinaux.

QUANT A LA VITAMINE C, ELLE AUGMENTE NOTRE RESISTANCE AUX MALADIES INFECTIEUSES. Nous en absorbons en mangeant du jus de viande crue, du foie, du lait frais. Son absence rend irritable, donne mal aux dents, de la raideur dans les jointures, et même le scorbut.

LA VITAMINE D FORTIFIE LES OS ET LES DENTS ET COMBAT TRES EFFICACEMENT LE RACHITISME. Elle est fournie en grande quantité par l'huile de foie de morue et le soleil.

Quant à la vitamine E, on la trouve à peu près dans tous les aliments : viande, beurre, foie, lait, fromage, huile, et il semble impossible d'en manquer.

Les vitamines existent en abondance dans les fruits et les légumes crus. Mangez-en donc beaucoup. Prenez l'habitude d'avoir toujours chez vous des fruits frais. Evidemment, cela coûte parfois un peu cher — surtout si vous en mangez beaucoup — mais qu'est-ce en comparaison des médicaments et des visites du docteur que vous éviterez ?

Ayez toujours un plat de crudités à chacun de vos repas : salade, carottes râpées, céleri, oranges, raisins, amandes, noix, etc.

Au début, cela étonnera peut-être un peu votre entourage, mais il s'accoutumera rapidement à la saveur de ces mets, et il les appréciera.

Donnez des jus d'oranges et de citrons aux tout petits bébés. Puis, dès qu'ils grandiront, faites-leur manger des pommes en quantité. Râpez-en quelques-unes et saupoudrez-les de sucre; tous les enfants sont friands de ce dessert si simple.

Pensées

On a toujours beaucoup de courage et de résolution pour les autres, mais jamais assez pour soi-même.

* * *

La vie est comme l'eau de mer, agitée, désagréable au goût, mais elle porte ceux qui remuent.

* * *

Il faut défendre et soigner son bon sens, comme un enfant chétif à qui tout le monde en veut.

* * *

La vie n'est pas faite pour être vécue, mais pour être vaincue.

* * *

Il n'y a pas d'hommes forts, mais des faiblesses qui sont perpétuellement surveillées, corrigées, réparées. Les violents sont le contraire des forts : vaincus par leur tempérament.

On dit...

...Que les haricots verts et les tomates donnent les rhumatismes

ON A TORT. Les médecins permettent à leurs malades goutteux, rhumatisants, graveleux, l'emploi copieux des haricots verts, accommodés à l'anglaise, ou en salade. La tomate aussi est recommandable. Toutefois, il faut signaler qu'elle se digère plus facilement lorsqu'on la consomme crue.

...Que les radis font mal à l'estomac...

ON A RAISON. Leur suc irrite la muqueuse. Ils ne peuvent être consommés qu'en très petites quantités et doivent être bannis du régime de tous ceux qui ont le tube digestif fragile. Ils sont moins indigestes si on prend soin de bien les mâcher, et si on en mange les feuilles.

... Que les carottes donnent un joli teint...

ON A RAISON. Le suc de la carotte guérit les enfants dont le visage est couvert de boutons 50 à 150 grammes de jus de carottes crues, absorbés quotidiennement, font disparaître boutons et rougeurs, et le teint s'éclaircit. La carotte combat la maladie du foie, la jaunisse et la constipation.

... Que les asperges sont bonnes pour les reins...

ON A TORT. L'asperge est particulièrement contre-indiquée aux personnes atteintes d'affections des voies urinaires. De nombreux hygiénistes déconseillent également les asperges aux personnes âgées, et à celles qui souffrent de rhumatismes articulaires et de la goutte.

Ne nous endormons pas

Ne nous laissons pas engourdir si nous voulons jouir longtemps de tout ce que l'existence contient de beau et de bien. Et pour cela :

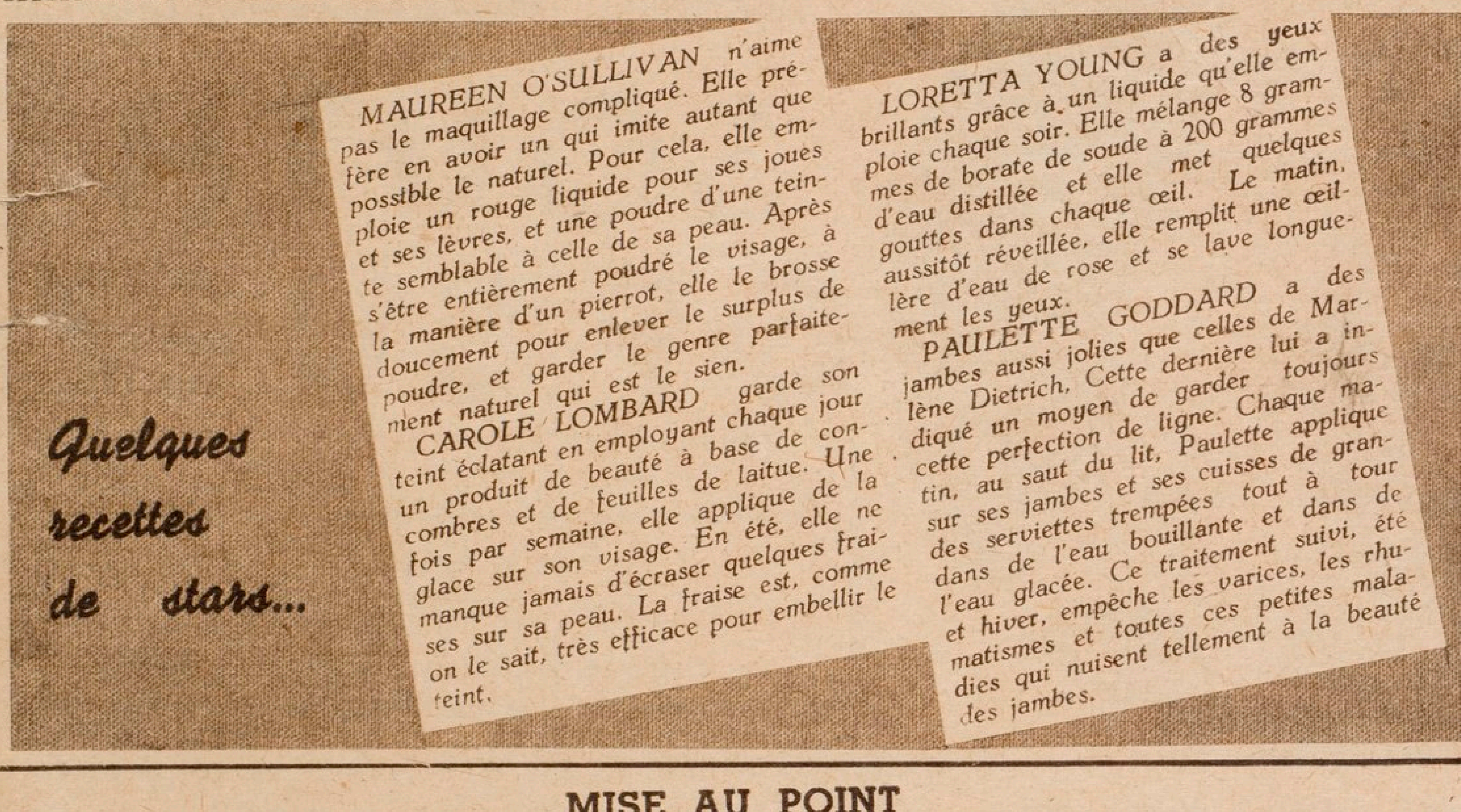
Pensons que la vie est courte et que l'on ne vit qu'une fois. Chaque jour qui passe nous enlève une possibilité. Cette vérité, si juste en temps normal, l'est encore plus en temps de guerre. Aussi, quand nous avons un instant de bonheur, savourons-le, comme si nous n'allions pas en connaître d'autres, ensuite. Profitons-en pleinement pendant qu'il est à portée de notre main. Après, nous n'en travaillerons que plus et mieux.

Cherchons à élever ceux qui nous entourent et non à les rapetisser, comme nous avons généralement tendance à le faire. On dit que, dans chaque être, il y a « une parcelle du Dieu qui l'a créé ». Cherchons cette parcelle, car c'est cela qui fait la beauté des êtres qui nous entourent. Chez l'un, ce sera un sourire, chez l'autre une manière de regarder, chez un troisième, la gaieté. Chacun nous paraîtra ainsi plus beau et meilleur. Là aussi nous saurons mieux aimer.

Apprenons aussi à mieux nous aimer nous-mêmes. Cette parcelle qui fait notre beauté, cherchons-la, cultivons-la, réveillons-la, si elle est trop profondément enfouie sous nos préoccupations quotidiennes. Si nous l'avions laissée disparaître, secouons ce qui la cache et faisons ainsi ressortir le meilleur de nous-mêmes.

Regardons autour de nous avec des yeux neufs. Tâchons de voir chaque jour les choses comme si elles étaient illuminées de soleil, comme si tout était beau et bon, comme s'il y avait des trouvailles à faire.

Car il y a toujours une trouvaille à faire. Il y a toujours et partout quelque chose de nouveau à découvrir, de beau à remarquer, de bon à gagner. Pensons-y autant que nous le pouvons. Cherchons sans cesse, et c'est ainsi que nous parviendrons à ne pas nous endormir, à entretenir en nous une jeunesse perpétuelle.



Quelques recettes de stars...

MAUREEN O'SULLIVAN n'aime pas le maquillage compliqué. Elle préfère en avoir un qui imite autant que possible le naturel. Pour cela, elle emploie un rouge liquide pour ses joues et ses lèvres, et une poudre d'une teinte semblable à celle de sa peau. Après s'être entièrement poudré le visage, à la manière d'un pierrot, elle le brosse doucement pour enlever le surplus de poudre, et garder le genre parfaitement naturel qui est le sien.

CAROLE LOMBARD garde son teint éclatant en employant chaque jour un produit de beauté à base de concombres et de feuilles de laitue. Une fois par semaine, elle applique de la glace sur son visage. En été, elle ne manque jamais d'écraser quelques fraises sur sa peau. La fraise est, comme on le sait, très efficace pour embellir le teint.

LORETTA YOUNG a des yeux brillants grâce à un liquide qu'elle emploie chaque soir. Elle mélange 8 grammes de borate de soude à 200 grammes d'eau distillée et elle met quelques gouttes dans chaque œil. Le matin, aussitôt réveillée, elle remplit une œillère d'eau de rose et se lave longuement les yeux.

PAULETTE GODDARD a des jambes aussi jolies que celles de Marlène Dietrich. Cette dernière lui a indiqué un moyen de garder toujours cette perfection de ligne. Chaque matin, au saut du lit, Paulette applique sur ses jambes et ses cuisses de grandes serviettes trempées tout à tour dans de l'eau bouillante et dans de l'eau glacée. Ce traitement suivi, été et hiver, empêche les varices, les rhumatismes et toutes ces petites maladies qui nuisent tellement à la beauté des jambes.

MISE AU POINT

LA HONGRIE A-T-ELLE ETE VRAIMENT LA VICTIME DU TRAITE DE VERSAILLES ?

Dans son édition du 16 décembre 1940, l'hebdomadaire « Images » a publié un article intitulé « La Hongrie victime de Versailles ».

Dans cet article, l'auteur s'est plaint, qu'en 1919, le glaive de la justice se soit abattu sur l'Autriche et la Hongrie avec une sévérité qui n'était pas en rapport avec leurs responsabilités respectives... « Quant à la Hongrie, elle fut amputée des deux tiers environ de son territoire ». Un tableau statistique a été combiné pour donner « une idée de ce que ces diverses amputations firent perdre à la Hongrie ».

Me serait-il permis de contribuer, chiffres à l'appui, à la rectification de cette prétendue injustice à l'égard de la Hongrie, commise à la Conférence de la Paix en 1919 ?

La Hongrie d'avant la Grande Guerre n'était pas un pays cohérent au point de vue linguistique et racial, mais tout au contraire, elle était le pays le plus complexe de l'Europe. En nous basant sur les chiffres officiels de la statistique *hongroise*, nous constatons que, d'après le recensement de 1880, les Magyars, constituant la race dominante de la Hongrie, n'avaient qu'une proportion de 46.65% de la population, tandis que les Allemands en comptaient 13.62%, les Slovaques 13.52%, les Roumains 17.50%, les Serbo-Croates 4.60%, les Ruthènes 2.57% et d'autres nationalités 1.54%.

A cette époque, les Hongrois, malgré une pression officielle efficace exercée sur les autres races, n'étaient qu'une minorité dans leur pays. Trente ans plus tard, en 1910, après une magyarisation forcenée — et qui n'avait de pareille en Europe que la germanisation brutale actuelle de la population polonaise et tchèque — la statistique officielle du recensement attribuait 54.5% de la population au Magyars, 10% aux Allemands, 10.7% aux Slovaques ,16.1% aux Roumains, 3.6% aux Serbo-Croates, 2.5% aux Ruthènes et 2.2% à d'autres minorités. Donc, une majorité infime, et sur la réalité de laquelle les Hongrois eux-mêmes ne se faisaient pas d'illusion.

Comment la Hongrie, la nation des maîtres, a-t-elle traité les minorités qui formaient une bonne moitié de la population ? Au début de la vie constitutionnelle hongroise, vers 1870, le grand homme politique Eotvos mettait en garde ses compatriotes contre les tentatives d'assimiler au point de vue linguistique les autres populations de la Hongrie : « Tout comme d'autres n'ont pas réussi à nous priver de notre conscience nationale, nous autres Hongrois, nous ne réussirions pas à leur enlever leur individualité et leur amour-propre national. Le seul résultat serait de tourner contre l'Etat Hongrois et l'union du pays l'antagonisme qui se dresse maintenant contre le peuple hongrois. »

Pour leur malheur, les Hongrois n'ont pas suivi les sages conseils de Eotvos, de Déak et d'une poignée d'autres hommes prévoyants et justes. Ils ont adopté plutôt une politique d'une oppression violente et systématique contre les autres nationalités. Ils leur ont refusé les moyens d'éducation. Pour ne parler que des Slovaques, en 1914, au début de la grande guerre, *il n'y a pas eu une seule école d'Etat slovaque en Hongrie.* Il y avait tout juste 140 écoles primaires élémentaires, entretenues par les Eglises, et dans lesquelles l'enseignement devait être donné en grande partie en magyar. *Pas une seule école primaire supérieure, pas une seule école secondaire, sans parler de l'enseignement universitaire.* Pour cette population de deux millions d'âmes, il existait un seul quotidien en slovaque et une seule bibliothèque publique. Ce qui explique que le nombre d'illettrés parmi les Slovaques atteignait, sous le régime hongrois, 47% du total. Les autres minorités n'étaient guère mieux traitées que la minorité slovaque. Au parlement hongrois, le nombre de tous les députés minoritaires n'atteignait pas une douzaine — les députés slovaques étaient au nombre de deux. La vie politique des minorités était exposée à la même oppression que leur vie culturelle.

Cette politique de magyarisation n'a pu créer qu'une haine acharnée de la population opprimée contre la population dominatrice et surtout à l'égard de l'Etat.

La Hongrie s'est jetée dans la guerre avec une joie impatiente et l'on n'a pas oublié l'exclamation « Végre « (enfin !) du comte Apponyi, l'homme d'Etat hongrois bien connu, quand il a appris la nouvelle de la déclaration de la guerre.

La Hongrie, en perdant l'autre guerre, avec les autres puissances de l'Europe Centrale, a perdu également le moyen de tenir les minorités sous la domination des Magyars. Les minorités libérées ne demandaient qu'à être séparées de l'Etat qui leur avait laissé de si mauvais souvenirs. Il n'y a donc rien d'injuste et rien d'inexplicable dans le démembrement de la Hongrie.

Après ce démembrement, il demeurait encore dans le pays une population minoritaire de 500.000 Slovaques et Allemands, contre laquelle continuait à s'exercer la politique de violence des Hongrois.

Une fois l'Allemagne nazie devenue la maîtresse de l'Europe Centrale, les Hongrois ont repris la politique d'annexion contre la Tchécoslovaquie et la Roumanie, de sorte qu'à l'heure actuelle, la Hongrie est de nouveau un pays aux races et langues multiples. Et comme les Hongrois n'ont rien appris et rien oublié de leurs fautes passées, la fin de cette aventure sera exactement la même que celle qui a enseveli le rêve impérialiste hongrois en 1919.

JUSTUS

CONSEILS A MES NIÈCES

Nièce « Vivette »

J'aime beaucoup les colliers, les écharpes et tous ces mille petits accessoires de la toilette féminine, qui rehaussent une toilette et lui donnent plus d'élégance. Je vous conseille de porter une écharpe multicolore avec votre robe blanche. Les turbans sont très à la mode. Vous pouvez en porter un, puisque votre visage n'est pas trop petit.

Nièce « Poupée de luxe »

Vos parents ont tort et je comprends fort bien vos réactions. J'aurais agi de la même manière, si j'étais dans votre situation. Vous devez travailler, vous remuer, faire du sport, et non pas rester enfermée dans votre boudoir durant des journées entières. Parlez très nettement à votre maman, et faites-lui comprendre que votre santé ne s'améliorera pas, si vous vivez sans cesse enfermée entre quatre murs. Le grand air et le sport vous guériront beaucoup plus rapidement que tous les médicaments.

Nièce « Lundi 13 »

Vous pouvez, à l'occasion de l'anniversaire de votre mariage, organiser un petit dîner auquel seront conviés vos amis intimes seulement. N'en faites pas une réunion mondaine, mais sachez créer une atmosphère confortable, de façon à ce que chacun se sente « at home », chez vous. Offrez cette montre à votre mari, et n'oubliez pas de garnir toutes les chambres de fleurs.

Nièce « Sans argent »

Vous vous plaignez de ne pouvoir pas arriver à joindre les deux bouts. Pourquoi n'établissez-vous pas un budget, où tous vos besoins seraient inscrits ? Vous ne pouvez pas vivre avec 25 livres par mois, alors que vous êtes à deux ? Pourtant, je connais des familles composées de 4 et même de 5 personnes qui arrivent très bien à se tirer d'affaire avec la même somme. Tout est une question de savoir-faire !

Nièce « Shirley »

Je vous conseille d'adopter une coiffure très plate, pas de boucles, pas même des ondes. Tordez vos cheveux en un chignon très bas dans la nuque. Vous pouvez rincer chaque fois vos cheveux dans de la camomille, sans que cela nuise à leur beauté.

Nièce « Oberlé »

Puisque vous aimez tellement le chant, je vous conseille de vous adresser à un bon professeur, qui vous guidera. Ne choisissez pas n'importe qui, car, mal dirigée, vous pourriez saboter votre voix, ce qui serait vraiment dommage. Le professeur en question est excellent, et je crois que ses honoraires sont très raisonnables.

Nièce « Elsa »

Vous ne pouvez pas juger ainsi un homme que vous avez vu une seule fois. Pourquoi n'essayez-vous pas de le revoir et de mieux le comprendre ? J'ai remis votre lettre à la journaliste en question. Elle vous écrira dans quelques jours.

Nièce « Fougère royale »

Votre costume de bain est très beau, si je dois en juger d'après la photo que vous m'envoyez. Vous pouvez nager chaque jour, puisque vous avez le bonheur d'habiter tout près d'une piscine. Mais avant de commencer la natation, consultez votre docteur, à cause de vos poumons. Soyez très prudente.

Nièce « Zahira »

Je ne pourrai pas vous voir dans le courant de ce mois, étant donné que j'ai énormément à faire. Dès que je serai un peu plus libre, je vous enverrai un mot. Mille regrets...

Nièce « Standard »

Vous êtes banale uniquement parce que vous avez trop copié les manières et le genre de la « star » en question. Vous avez perdu toute votre personnalité, et vous n'êtes plus qu'une pâle copie d'une célébrité. Changez de genre. Redevenez vous-même, vous ne le regretterez pas, soyez-en sûre.

Nièce « Minerva »

Mais oui, je me souviens encore de vous. Vous étiez une de mes premières nièces, et il m'est arrivé, parfois, de penser à vous et de me demander ce que vous deveniez... Vous voici donc mariée. Je savais bien que cela finirait ainsi. Ce sont les célibataires les plus endurcies qui font les meilleures épouses et mères ! Ecrivez-moi de temps en temps, je serai vraiment heureuse de vous lire.

Nièce « Vieillie prématurément »

Et vous continuerez à vieillir, si vous ne réagissez pas rapidement. Si les larmes servaient à quelque chose, je vous aurais conseillé de pleurer tout le temps... Mais vous voyez ce que vous avez obtenu comme résultat : des rides, un teint jauni et vieilli, et une immense lassitude. Bougez, travaillez, faites quelque chose, n'importe quoi, qui vous tire de votre apathie actuelle.

Nièce « What can I do ? »

Vous pouvez toujours m'écrire en anglais, étant donné que je parle votre langue. Puisque vous aimez tellement Alexander Woolcott, je vous conseille de lire son « While Rome burns », qui est un véritable petit chef-d'œuvre. Ce livre est composé d'une série de petits contes aussi variés que spirituels. Lisez également « Cosmopolitans », de Somerset Maugham. Le livre vous plaira, j'en suis certaine.

Nièce « Pamela R. »

Lisez « L'art d'être belle », écrit par le professeur Benjamin Gaylord Hauser. Lisez aussi « La femme esthétique », par le docteur René Senlis. Merci beaucoup pour vos suggestions, je serai contente d'avoir prochainement de vos nouvelles.

Nièce « Betsy »

Mon adresse est « Tante Anne-Marie », c/o Revue « Images », Post Office Bag, Le Caire. Personne, en dehors de moi, ne décachète mon courrier, et vous pouvez m'écrire en toute sécurité.

Nièce « Virginia »

Votre lettre s'était égarée et c'est pour cela que je ne vous ai pas répondu plus tôt. Voulez-vous excuser mon retard ? Téléphonez-moi dès que ces lignes paraîtront et nous fixerons un nouveau rendez-vous pour le courant de la semaine prochaine.

Nièce « Laideron optimiste »

Pour développer votre poitrine, faites des exercices avec des haltères ou un exerciseur. Ne vous maquillez pas encore, vous êtes trop jeune pour le faire. Ces boutons ne sont qu'une irritation de la peau et disparaîtront rapidement. Ne les pressez pas. La rougeur de votre nez provient soit de la constipation, soit de troubles locaux. Pour le premier cas, prenez régulièrement un laxatif. Pour le deuxième, pulvérisez trois fois par jour dans l'intérieur de votre nez de l'huile mentholée.

TANTE ANNE-MARIE

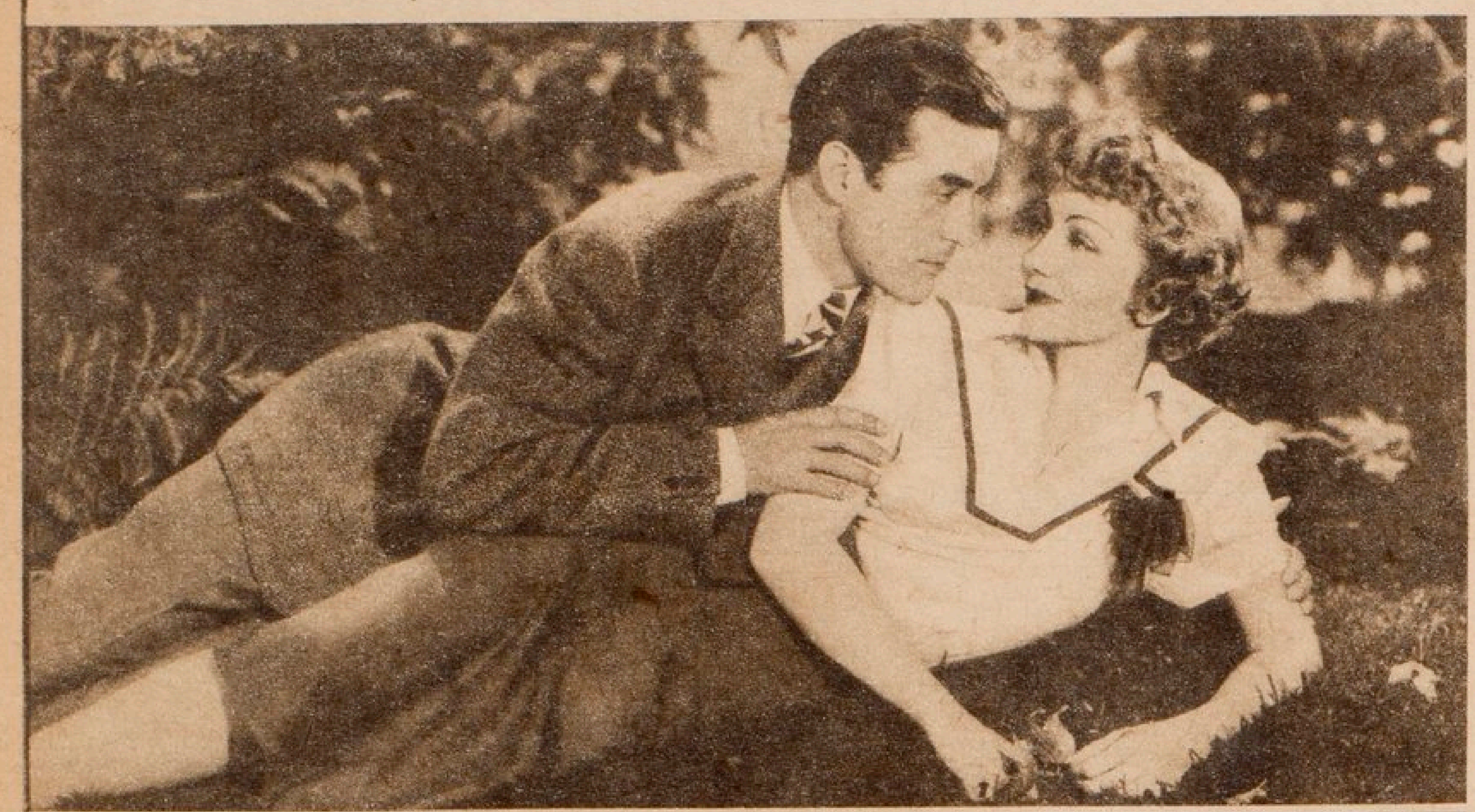
PARAMOUNT PICTURES présente

Claudette **COLBERT** ** Ray **MILLAND**

dans

ARISE, MY LOVE

Un couple d'Américains à travers l'Europe en folie !





A L'OCCASION DE CHAM EL NESSIM : LUNDI 21 AVRIL 1941
4 REPRESENTATIONS à 10 h. 30 a.m., 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m.

AU PROGRAMME
WAR PICTORIAL NEWS
— Les renforts à la Grèce.
— La chute de Massawa

DU LUNDI 21 AU DIM. 27 AVRIL AU CINÉMA

ROYAL

Tél. 45675
59195
R.C. 5815

Chaque jour 3 représentations à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m.
Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

WARNER BROS. présente

George **BRENT**
Brenda **MARSHALL**

dans

SOUTH OF SUEZ

Un superbe couple romantique dans une aventure comme on en rencontre peu... et comme on rêve d'en rencontrer !

AU PROGRAMME
WAR PICTORIAL NEWS
— Les renforts à la Grèce — La chute de Massawa.

DU MARDI 22 AU LUNDI 28 AVRIL AU CINEMA

METROPOLE

Tél. 58391
R. C. 7374

Chaque jour trois représentations à 3h.15, 6h.30 et 9h.30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10h.30 a.m. a prix réduits.

L'EVENEMENT DU SIECLE !

Vu le SUCCES PHENOMENAL 2ème SEMAINE



CHARLIE CHAPLIN

dans

LE DICTATEUR

avec **PAULETTE GODDARD**

DU LUNDI 21 AU DIMANCHE 28 AVRIL AU CINEMA

DIANA PALACE

4 SEANCES PAR JOUR
Réservez vos places à l'avance

CE FILM NE SERA PROJETE DANS AUCUN AUTRE CINEMA DU CAIRE AVANT LA SAISON D'HIVER PROCHAIN

